La Contre-Réforme Catholique au XXIe siècle

IL EST RESSUSCITÉ !

N° 262 - Janvier 2025 Rédaction : frère Bruno Bonnet-Eymard Mensuel. Abonnement : 35 €

DE BETHLÉEM À FATIMA

SAINT Luc nous apprend que dans la nuit de la Nativité de Jésus à Bethléem, « *il y avait dans la même région des bergers qui vivaient aux champs et gardaient leurs troupeaux durant les veilles de la nuit : l'ange du Seigneur se tint près d'eux et la Gloire du Seigneur les enveloppa de sa clarté, et ils furent saisis d'une grande frayeur.* » (Luc 2, 8-9)

Qu'est-ce que la Gloire de Dieu ?

Comment peut-elle envelopper de lumière des bergers ? « Je n'en sais rien », avouait notre Père. Mais il rappelait qu'« au vingtième siècle il y a eu des bergers qui ont été enveloppés de la grande lumière qui est Dieu. Ils ont dit des choses sur cette présence de Dieu que nulle part je n'ai jamais lues avant eux. »

La vénérable sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé, en mai 2000 à Fatima.

Lucie, l'aînée de ces bergers de Fatima, après avoir vu et entendu l'ange du Portugal, en 1916, précurseur de la Reine des anges elle-même apparue l'année suivante, fut pénétrée toute sa vie de la présence divine, depuis l'âge de dix ans. Parvenue à sa quatre-vingt-huitième année, elle écrivait :

« *Je vois l'ange présent dans l'Être immense de Dieu depuis toujours, et Il l'a envoyé sur la terre au jour et à l'heure qu'Il a fixés dans les desseins et les plans de son infinie miséricorde, comme un* NOUVEL APPEL *à la foi, à l'espérance et à l'amour.* »

Sœur Lucie se souvient de cette première visite de l'ange, au printemps 1916 :

« *Un jour, le Seigneur envoya son ange avec son message de paix et de prière, qui nous introduisit dans un climat de foi, d'espérance et d'amour, en disant :*

"***N'ayez pas peur, je suis l'ange de la paix. Priez avec moi.***"

« *Puis, s'agenouillant par terre, il baissa le front jusqu'au sol. Poussés par un mouvement surnaturel, nous l'avons imité en répétant les paroles qu'il avait prononcées :*

« ***Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime ! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas et qui ne vous aiment pas.*** »

« Après avoir répété trois fois cette prière, l'ange se releva et leur dit :

« "***Priez ainsi ! Les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de vos supplications.***" »

À Bethléem, dont le nom signifie « *maison du pain* », il y a deux mille ans, il en fut ainsi : « *L'Ange du Seigneur se tint près d'eux et la Gloire du Seigneur les enveloppa de sa clarté ; et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : "Soyez sans crainte, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera celle de tout le peuple : aujourd'hui vous est né un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. Et ceci vous servira de signe : vous*

trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche."

« *Et soudain se joignit à l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, qui louait Dieu, en disant :* "*Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux hommes objets de sa complaisance !*"

« *Et il advint, quand les anges les eurent quittés pour le Ciel, que les bergers se dirent entre eux :* "***Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître***." *Ils vinrent donc en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la mangeoire.* » (Luc 2,9-16)

À FATIMA COMME À BETHLÉEM, dans les paroles de l'ange à Fatima, comme dans le ***Gloria in excelsis*** des anges de Bethléem, nous pouvons dire avec sœur Lucie : « *Je vois Dieu qui commence, par son ange, à nous ouvrir le chemin de la foi :* "***Mon Dieu, je crois !***" *Parce que la foi est le fondement de toute notre vie spirituelle, le terreau d'où provient la sève qui nous alimente et nous donne la vie. C'est par la foi que nous* **voyons** *Dieu et que nous le rencontrons, comme le disait le prophète Élie :* "***Par le Seigneur Dieu qui est vivant, devant qui je me tiens !***" *Si nous vivons pénétrés de cette vérité, dans cette réalité, notre foi grandira, se fortifiera et nous amènera à entrer dans l'immensité de l'être suprême de Dieu.*

« *Saint Paul dit que nous sommes le temple de Dieu ; oui, mais c'est plus que cela : Dieu est notre temple ; nous nous y trouvons immergés dans l'Être immense de Dieu qui voit tout, pénètre tout et à tout donne l'être et la vie. De même qu'un poisson ne peut vivre en dehors de l'eau, ainsi nous ne pouvons vivre sans Dieu. Dieu est le vaste océan où nous habitons et agissons, en respirant l'air du Souffle divin, dont Dieu nous gratifie à chaque instant.*

« *C'est dans cet océan que je vis, immergée en lui et n'en sortant jamais. Il m'a prise dans ses bras de Père et m'a conduite là où il a voulu m'amener. J'ai cru en lui et à lui je me suis remise jusqu'à ce qu'il veuille me prendre et m'amener à ce nouveau jour où je le servirai, je l'adorerai et l'aimerai sans fin, pour toujours.*

« "***Priez ainsi***" : *avec foi et confiance, en adorant humblement et en aimant, pour que les Cœurs de Jésus et de Marie puissent accueillir votre prière et l'offrir au Père comme l'humble fruit de son œuvre rédemptrice.* »

AINSI, FATIMA EST COMME UN NOUVEAU BETHLÉEM « *parce que en Dieu*, écrit sœur Lucie, *il n'y a ni passé ni futur, tout est présent dans son Être immense, comme si tout se passait dans le même instant* ».

C'est pourquoi « *c'est vers Dieu, par la foi, que je vais fixer mon regard, parce que c'est en Dieu que je trouve le principe qui, lui, est sans principe.*

« *Je vois Dieu qui commence, par son ange du Cabeço, à nous ouvrir le chemin de la foi :*

"***Mon Dieu, je crois !***" »

Depuis le jour de cette première apparition de l'ange, au printemps 1916, Lucie n'a plus cessé de "***voir Dieu***".

« *Saint Irénée dit que la gloire de Dieu est la vie de l'homme et que* ***la vie de l'homme est LA VISION DE DIEU***, écrit-elle. *Si la manifestation de Dieu donne la vie à tous les êtres de la terre, combien plus la manifestation de Dieu par le Verbe donne la vie à tous ceux qui voient Dieu !* » Parce qu'ils le voient de leurs yeux, depuis qu'il a pris chair dans le sein virginal de Marie à Nazareth, pour naître à Bethléem neuf mois plus tard.

Tout au long des siècles de l'Ancien Testament, les scribes inspirés expriment l'attente de **voir paraître la** « *Face* » de Dieu. Lorsque Marie contemple le visage de l'Enfant qu'Elle vient de mettre au monde, à Bethléem, la « *Maison du Pain* », Elle "**voit**" Dieu !

Et nous... de même, chaque fois que le prêtre élève l'Hostie qu'il vient de consacrer en célébrant la messe, pour l'offrir à notre adoration puis, au moment de la communion, pour nous la donner en nourriture, **nous le voyons**... nous regarder !

« *Hostie divine, Pain descendu du Ciel,*
Que le Père nous a donnée et qui a allumé en moi
Une flamme laborieuse, que ton amour embrase,
Présente en moi, divine Hostie, je t'adore et je t'aime, je veux être avec toi consacrée, offerte au Père,
Flamme ardente, pour me perdre en toi,
Dans l'Éternité de ton Être immense.

« *Petite Hostie, je veux être avec toi,*
Fais de moi, pour Toi, ton vivant tabernacle.
Que Tu puisses y demeurer, comme cette fournaise ardente
Que ton amour présent ne laisse pas s'éteindre.
Tu resteras là, Flamme toute brûlante,
Que ton amour entretient, avec la lumière de ton regard. »

Ce poème adressé au Cœur eucharistique de Jésus-Marie par la vénérable sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé à l'âge de quatre-vingt-huit ans, est le secret de toute sa longue vie. Il consonne parfaitement avec celui que nous a laissé notre Père, lui-même aujourd'hui occupé avec elle à accomplir leur commune « *louange de gloire* », à l'honneur du Cœur Sacré de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie qui ne font qu'un.

frère Bruno de Jésus-Marie.

CAMP DE LA PHALANGE 2024

LA FRANCE, ROYAUME DE MARIE

Ier - Ve SIÈCLE

« LES ORIGINES OBSCURES D'UNE PRÉDILECTION CERTAINE. »

DANS cette série d'articles, nous voulons comprendre comment et pourquoi la Très Sainte Vierge nous a fait la grâce de résider chez nous en France dès l'Antiquité et les débuts du haut Moyen Âge. Comment, durant la période qui va du premier au cinquième siècle, s'est fait ce lien entre la Vierge vivant en Palestine au début de notre ère et notre peuple ?

Certains historiens disent qu'à l'origine de plusieurs de nos très anciens sanctuaires, comme Le Puy et Rocamadour, les Celtes, comme les Romains et les Grecs ailleurs, rendaient, avant la venue du Christ, un culte à une *déesse-mère*, et même à une *vierge*, *mère* d'un *libérateur*, et que le culte que nous rendons à la Sainte Vierge aujourd'hui n'est que la suite de ce culte païen.

Lors du camp sur la religion des Grecs en 1993, frère Bruno avait expliqué qu'on trouve effectivement dans la littérature païenne des récits mythiques contenant cette idée qu'*un libérateur naîtrait d'une vierge*, mais selon nous cette idée, tout à fait caractéristique et originale, vient très probablement de la Révélation reçue par nos premiers parents après la chute du péché originel, puis abominablement déformée par l'imagination et les vices des hommes qui en ont fait l'objet de mythes dénaturés.

En tout cas, nous rejetons absolument l'idée, émise au seizième siècle par certains érudits, que notre culte à la Sainte Vierge aurait succédé à des cultes rendus à des déesses païennes, et que des images gallo-romaines de déesses-mères auraient été déterrées en certains lieux et placées sur nos autels. Cette opinion incline à voir le culte marial en France comme une survivance, une continuité du culte de déesses païennes, alors que le gouffre qui nous sépare de la religion des druides est immense et que la volonté des premiers chrétiens fut de mourir martyrs plutôt que de rendre un culte aux idoles.

Il est possible que le culte de déesses vierges découle de façon lointaine de la Révélation, et en particulier peut-être du protévangile, mais il est faux de dire que notre culte à la Sainte Vierge vient d'un culte de déesses purifié. **Non, notre dévotion à la Vierge Marie vient exclusivement du témoignage des Apôtres**, de l'Évangile tout entier, des récits de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la mort de Jésus sur la Croix au pied de laquelle se trouvait la Mère de Jésus. Elle vient aussi des nombreuses apparitions, révélations, inspirations, méditations, réflexions qu'une phalange immense de saints a reçues et a faites tout au long de l'histoire de l'Église. En aucun cas, elle ne vient d'un fond de conscience commune universelle dont les mythes et les arts primitifs seraient des manifestations.

LES MARTYRS DE LYON

Si la dévotion à la Sainte Vierge vient de la prédication des Apôtres, quand est-elle parvenue en Gaule ?

L'abbé de Nantes, notre Père, n'a pas étudié cette question qui a fait couler des flots d'encre au dix-neuvième siècle. Il n'a fait que l'effleurer dans sa série de riches conférences intitulée *La France, royaume de Marie* (Josselin, 1984). Nous n'avons pas la prétention de la régler ici, mais voici trois pistes, depuis la plus admise à la plus discutée.

Tous les historiens admettent l'existence d'une petite Église organisée à Lyon et à Vienne en 177. Ce fait est absolument certifié. Cette date correspond à l'exécution des premiers martyrs de Lyon, parmi lesquels brillent saint Pothin, le diacre Sanctus de Vienne, et la petite servante Blandine. L'histoire de cette persécution nous a été conservée par saint Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique* (Livre V, chapitres 1-3), d'après un compte rendu envoyé aux Églises d'Asie et de Phrygie par un anonyme, survivant de la communauté gauloise, probablement saint Irénée. Rien, dans les annales de l'antiquité chrétienne, ne surpasse la simplicité, la sincérité et aussi l'horreur des événements qui sont décrits.

On peut vraisemblablement penser que cette Église de *Lugdunum*, capitale des trois provinces gauloises de la Lyonnaise, de l'Aquitaine et de la Belgique, fut fondée au plus tard vers 155, par des évangélisateurs qui arrivèrent d'Asie Mineure. À leur tête, se trouvait l'évêque saint Pothin, originaire de Smyrne, disciple de saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Évangéliste, disciple bien-aimé du Seigneur, qui avait pris « *chez lui* » la Vierge Marie (Jn 19, 27).

L'établissement de cette lignée est pour nous très important, car elle est un canal par lequel nous fut transmis l'amour pour la Vierge Marie. On montre encore à Lyon l'endroit, à l'emplacement actuel de la crypte de Saint-Nizier, où saint Pothin aurait prêché l'amour de la Vierge Marie à ses premiers néophytes.

Pothin eut comme successeur saint Irénée, lui-même aussi originaire de Smyrne, qui écrit ceci, qui fonde absolument la filiation de notre foi à saint Jean :

« *Non seulement* ***Polycarpe fut disciple des Apôtres*** *et vécut avec beaucoup de gens qui avaient vu le Seigneur, mais c'est encore* ***par des Apôtres*** *qu'il fut établi pour l'Asie, comme évêque de l'Église de Smyrne.* ***Nous-même l'avons vu dans notre prime jeunesse****, car il vécut longtemps et c'est dans une vieillesse avancée que, après avoir rendu un glorieux et très éclatant témoignage, il sortit de cette vie.* » (*Contre les hérésies*, III, 3, 4)

Et à un certain Florinus, il ajoute :

« *Je vous ai vu en effet, quand j'étais encore enfant, en Asie Mineure. Vous viviez dans la demeure de Polycarpe ; il vous donnait le spectacle de ses grandes et héroïques actions. Car je me souviens mieux des choses de ce temps-là que des événements récents. En effet, les connaissances acquises dès l'enfance grandissent avec l'âme et s'unissent à elle, de telle sorte que je puis dire l'endroit où s'asseyait le bienheureux Polycarpe pour parler, je crois voir encore sa démarche, son air vénérable, les traits de son visage qui reflétaient si bien la pureté de sa vie. Il me semble l'entendre, quand il parlait à l'assemblée ; il racontait en quelle douce intimité* ***il avait vécu avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur****. Il citait leurs paroles et tout ce que ceux-ci lui avaient appris du divin Maître, de ses miracles et de sa doctrine. Après avoir reçu tout cela des témoins oculaires de la vie du Verbe, il le rapportait conformément aux Écritures. Ces choses, dont il plut à la bonté divine d'ouvrir pour moi le trésor, alors aussi, avec quelle ardeur, je les recueillais. Je les fixais, non sur un parchemin qui s'efface,* ***mais au plus profond de mon cœur*** *; et toujours, par la grâce de Dieu, je les ai ruminées avec fidélité.* »

Ce lien privilégié à l'Évangéliste et, par lui, à la Vierge Marie, est un signe de prédestination et de grâce pour la Gaule, signe qui fut scellé dans le sang.

Notre Père faisait remarquer que ces martyrs aimaient la Vierge Marie autant que Notre-Seigneur. Cela transparaît dans la lettre des martyrs de Lyon, quand il est écrit de sainte Blandine qu'elle ne fut pas touchée par les bêtes, parce qu'elle était « *réservée pour un autre combat ; c'était afin qu'elle fût victorieuse dans des luttes plus nombreuses,* ***qu'elle attirât sur le Serpent tortueux une condamnation inexorable*** *et qu'elle fût pour ses frères une exhortation, elle, petite, faible, méprisée, revêtue du Christ...* » comme une image de la Vierge Marie.

On le voit aussi quand l'auteur parle de ceux qui ont failli : « *À travers leur patience* [celle des martyrs], *l'incommensurable pitié du Christ se manifestait. Les vivants vivifiaient les morts et les martyrs accordaient grâce à ceux qui n'avaient pas été martyrs.* ***Ce fut une grande joie pour la Vierge mère : ceux qu'elle avait rejetés de son sein comme des morts, elle les recevait vivants.*** *Ce fut en effet par eux que la plupart des apostats furent de nouveau conçus et ranimés à la vie.* »

Qui est cette "*Vierge mère*" ? Les éditeurs éprouvent le besoin d'ajouter entre parenthèses « *l'Église* », mais notre Père fait remarquer que dans cette allusion à la Vierge-Mère, « *il y a tout à la fois le culte de l'Église et le culte plus mystérieux, plus intime de la Vierge Marie qui ressemble à l'Église, qui est comme la Mère universelle, dont l'Église n'est que la réalisation.* ***Marie, personnification de l'Église, est déjà l'objet de la piété des chrétiens****.* » (*La France, Royaume de Marie*)

Toutefois, le plus ancien et le plus certain témoignage du culte rendu à la Vierge Marie reste celui des écrits de saint Irénée enseignant la Chrétienté lyonnaise. Ce dernier n'était pas à Lyon au moment des persécutions, mais probablement à Rome. Il prit à son retour la succession de saint Pothin et développa dans son maître ouvrage *Adversus hæreses*, une première réflexion de théologie mariale d'une portée immense. C'est l'une des premières de l'histoire de l'Église qui nous soient parvenues. Elle révèle l'enseignement extraordinaire que ces premiers chrétiens reçurent de leur évêque sur la Vierge Marie.

Une grande idée que saint Irénée développe est que la Vierge Marie est la nouvelle Ève, la « *Mère des vivants* », qui a coopéré par son obéissance et sa « *réparation* » à la rédemption de ses enfants : « *Marie, Vierge, se montra obéissante en disant : voici votre servante, Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Ève se montra désobéissante... Marie a dénoué les nœuds formés par la faute d'Ève. Le nœud formé par la désobéissance d'Ève n'a pu être dénoué que par l'obéissance de Marie. Ce que Ève, vierge, a lié par son incrédulité, Marie, vierge, l'a délié par sa foi... Les prophètes qui annonçaient l'Emmanuel, né de la Vierge, traduisaient l'union du Dieu Verbe à sa créature, car le Verbe sera chair, le Fils de Dieu sera Fils de l'homme ; pur, ouvrant purement le sein pur qui rend les hommes à la vie en Dieu et que lui-même a fait pur.* » C'est déjà au deuxième siècle les fondements du dogme de Marie Médiatrice, rejeté au concile Vatican II.

C'est aussi l'affirmation du dogme de Marie, Mère de Dieu, contre les docètes niant l'humanité de Jésus et par conséquent la maternité de Marie : « *C'est tout*

un de dire qu'il s'est montré seulement en apparence et de dire qu'il ne tenait rien de Marie. En effet, il n'eût pas réellement possédé la chair et le sang par lesquels il devait nous racheter, s'il n'eût récapitulé en sa personne l'antique création d'Adam. »

Cet évêque missionnaire pressentait encore le mystère de la Conception immaculée de notre Mère : « *Nouvelle Ève, toute sainte,* ***dès l'instant où Elle fut prédestinée, avant les siècles,*** *dans les desseins de la Sagesse incréée...* » Aujourd'hui, la colline de Fourvière, *forum vetus*, la place du vieux forum, où les martyrs rendirent leur beau témoignage, est dominée par la basilique et la statue de l'Immaculée Conception.

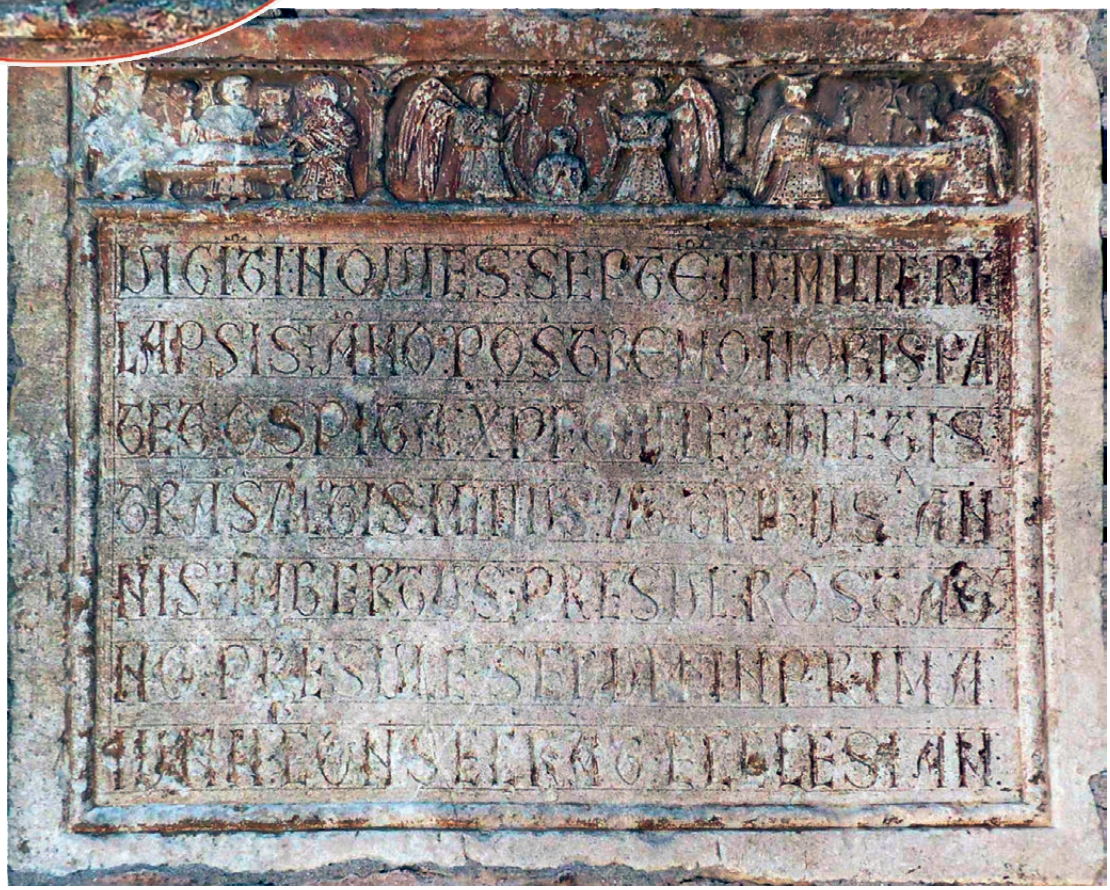
LES SAINTES DE PROVENCE

Y avait-il des chrétiens en Gaule ailleurs qu'à Lyon et avant l'an 155 ? La plupart des historiens contemporains disent qu'on ne peut rien affirmer à ce sujet. D'autres, comme Mgr Duchesne, Émile Mâle et certains historiens ecclésiastiques comme Fliche, Martin et dom Poulet, admettent l'idée que des chrétiens aient vécu en Provence dès le premier siècle, mais, à l'unanimité, ils rejettent les prétentions apostoliques de mainte Église des Gaules. Autrement dit, selon eux, des chrétiens et même des petites communautés chrétiennes ont certainement existé en Gaule dès le premier siècle, mais premièrement la venue en Provence de Lazare, de ses sœurs Marthe et Marie-Madeleine et de tout leur entourage chassés de Palestine par les Juifs, et deuxièmement la venue d'apôtres envoyés de Rome par saint Pierre sont de pures légendes.

« *Il est certain que la Provence n'a pas été évangélisée par Lazare, Marthe et Marie*, écrit Émile Mâle. *Le christianisme n'a pas été apporté dans la vallée du Rhône par des personnages évangéliques qui venaient de la Palestine, mais par des Grecs venus des grandes villes de l'Asie Mineure.* »

Notre avis diffère. Voyons d'abord ce qu'il en est de **la venue des saintes Maries en Provence**. Ces historiens s'appuient sur les travaux de Mgr Duchesne qui, en 1907, a montré qu'avant le onzième siècle aucun auteur ne parle de cette « *légende* ».

« **Bas-relief incrusté dans le portail latéral de la basilique Sainte-Marthe de Tarascon.**
L'inscription est surmontée de trois scènes.
– *À gauche :* l'invention du corps de sainte Marthe en 1187 (une main descend du ciel).
– *À droite :* la consécration de l'église en 1197 par Imbert d'Aiguières, archevêque d'Arles, assisté de Rostaing de Marguerite, évêque d'Avignon.
– *Au centre :* l'Assomption de la Vierge Marie, vocable sous lequel l'église primitive était placée. »



Viginti novies septem cum mille relapsis anno postremo nobis patet ospita Xti. Mille ducentis transactis minus ac tribus annis Imbertus præsul Rostagno præsule secum in prima junii consecrat ecclesiam.

Vers la fin de l'année 1187, l'Hôtesse de Jésus-Christ nous est manifestée. Le premier juin 1197, l'archevêque Imbert assisté de l'évêque Rostaing consacre l'église.

Celle-ci nous rapporte que des saintes femmes, **sainte Marie-Madeleine, sainte Marthe et les Saintes Maries, à savoir Marie Salomé et Marie Jacobé**, deux saintes femmes des Évangiles, accompagnées de quelques autres personnages, dont saint Lazare et saint Maximin, furent chassées de Palestine par les Juifs, placées dans une nacelle sans voile ni rame. Celle-ci s'échoua sur les rives qui prirent plus tard le nom des Saintes-Maries-de-la-Mer, au sud de Marseille. De là, elles s'installèrent et évangélisèrent à Marseille, Tarascon, Avignon, Saint-Maximin, la Sainte Baume, Arles et Aix.

Si cette tradition était attestée, cela serait d'importance pour nous qui cherchons à connaître les origines de notre dévotion à la Sainte Vierge, car qui, mieux que ces saintes femmes, connaissait Jésus et sa sainte Mère, puisque les évangélistes attestent qu'elles faisaient non seulement partie de leur entourage proche, mais qu'elles étaient même présentes au pied de la Croix aux côtés de la Vierge Marie ? On imagine bien que par la suite ces saintes femmes en ont parlé autour d'elles, en ont vécu, que toute leur vie fut calquée sur celle de Jésus et de Marie, illuminée par leurs saints souvenirs.

Or, selon nous, la légende de la nacelle n'est sans doute pas véridique dans son entier, **mais il est certain que ces saintes femmes vécurent en Provence**, car les inventions de leurs reliques faites au Moyen Âge sont absolument attestées, bien qu'ignorées de nos historiens contemporains.

SAINTE MARTHE DE TARASCON.

Les premières reliques que l'on retrouva furent celles de sainte Marthe qui vécut et fut ensevelie à Tarascon. Depuis l'Antiquité, on accourait de toute part à son sépulcre. Mais au moment des invasions sarrasines du huitième siècle, on prit soin de cacher ses reliques. On les retrouva bien plus tard. On ne sait comment exactement, car tous les documents furent brûlés par les protestants. Cependant, une inscription sur un bas-relief, encastré aujourd'hui dans le mur du portail méridional de la basilique de Tarascon, précise : *en 1187, l'Hôtesse de Jésus-Christ nous est manifestée*.

La petite scène en haut à gauche de ce bas-relief (*supra, p. 5*) semble indiquer qu'on retrouva son corps par un signe du ciel – une main descend du ciel – et en présence de l'évêque – un homme avec une crosse lit une tablette –. Celle-ci, qui était de marbre, retrouvée près des reliques, disparue lors de la Révolution française, portait l'inscription : *Beata Martha jacet hic. Ici repose la bienheureuse Marthe*.

Il y eut donc deux miracles : le signe du Ciel qui révéla l'endroit où on trouva le corps, et, très probablement, le corps retrouvé dans son intégrité. On le suppose fortement, car le bas-relief montre sainte Marthe en son entier reposant sur une pierre tombale, et parce que, même si à Tarascon les reliques ont été presque entièrement détruites par les révolutionnaires, le bras et la main gauche de Marthe qui avaient été offerts au prieuré royal de Notre-Dame de Cassan au quinzième siècle sont toujours proposés à la vénération des fidèles aujourd'hui dans l'église de Roujan, près de Béziers. Or, cette main et ce bras sont encore revêtus de leur peau, et les doigts de la main possèdent leurs ongles, tous parfaitement entiers, à l'exception de celui du pouce.

SAINTE MARIE-MADELEINE.

Près de cent ans plus tard, en 1279, Charles II, fils de Charles d'Anjou, comte de Provence, neveu de Saint Louis, découvrit les reliques de sainte Marie-Madeleine dans la crypte du premier siècle qui se trouve actuellement sous la basilique de Saint-Maximin. On les retrouva dans un sarcophage qui, lorsqu'on l'ouvrit, dit le chroniqueur, « *répandit une odeur de parfum comme si on eut ouvert un magasin d'essences les plus aromatiques* ». Dans ce tombeau, on trouva un squelette de femme presque entier et la langue intacte, encore collée au palais, de laquelle sortait « *un rameau verdoyant* ». Une expertise récente a précisé que le crâne qui se trouve actuellement dans le reliquaire est celui d'« *une femme de petite taille, de type méditerranéen, âgée d'une soixantaine d'années* ».

À côté du corps, une amphore contenait de la terre teinte de sang. Cette terre se liquéfiait le Vendredi saint. L'ampoule dans laquelle on avait conservé cette terre sainte, certainement ramassée au Calvaire, fut volée en 1904.

Dans la poussière du tombeau, le prince Charles trouva un morceau de liège dans lequel se trouvait un papyrus. On y lisait qu'en l'an 710 les moines qui gardaient les reliques, avaient caché le corps de sainte Marie-Madeleine dans le tombeau voisin, celui de saint Sidoine, mieux caché, par crainte des ravages commis par les Sarrasins. Puis la crypte avait été rebouchée et enterrée. Ensuite on avait perdu son emplacement.

Quelques mois après cette invention, le jour de la translation des reliques, on trouva encore un globe de cire dans lequel il y avait une petite tablette de bois enduite de cire qui portait une inscription en latin : *Ici repose le corps de la bienheureuse Marie-Madeleine*.

Tous ces faits sont absolument avérés. Des procès-verbaux furent dressés par les autorités du moment. Des actes notariés furent établis tout au long des siècles. Et de très nombreux miracles eurent lieu en cet endroit.

LES SAINTES MARIES.

En juillet 1448, le roi René, comte de Provence, voulut retrouver les corps de sainte Marie Jacobé et de sainte Marie Salomé, les Saintes Maries, qu'on disait

reposer dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Mer, au sud de Marseille. Il en demanda l'autorisation au pape Nicolas V et, avec une équipe, procéda à des fouilles. Ils trouvèrent des écuelles, des morceaux de poterie, des cendres et des morceaux de charbon noir, traces, pensèrent-ils, de l'habitat des saintes femmes. Ils trouvèrent également un petit pilier de terre blanche, très abîmé et ravagé, et au-dessus de ce pilier, une petite pierre de marbre, comme une pierre d'autel. Puis, en fouillant vers le grand autel, ils découvrirent deux squelettes humains complets dont l'un au moins dégagea un parfum très agréable, allongés parallèlement, les mains croisées, les pieds sous la pierre du grand autel même.

CRITIQUE HISTORIQUE.

Les historiens contemporains refusent de prendre en considération ces découvertes. Sans doute seraient-ils prêts à accepter la réalité historique des différentes inventions qui eurent lieu au Moyen Âge (encore qu'ils n'en parlent jamais !). Peut-être seraient-ils même prêts à dire qu'on pourrait dater ces reliques du huitième siècle, époque de leur enfouissement, voire même du quatrième siècle, date du tombeau dans lequel on retrouve les reliques de sainte Marie-Madeleine. Mais ils n'iront jamais plus loin, car l'existence de documents authentiques couvrant la période du premier au quatrième siècle étant totalement absente, ils refuseront toujours d'affirmer que ces reliques puissent dater du premier siècle.

Selon nous, cet argument n'est pas valable dans le cas de ces inventions, car ces historiens refusent de prendre en considération deux types d'événements qui, pour être surnaturels, n'en sont pas moins historiques : les signes miraculeux qui ont accompagné ces inventions et les nombreux miracles et innombrables grâces qui ont été obtenus par ces reliques. Qu'on le veuille ou non, il y a un avant et un après ces inventions. Ce n'est pas la légende qui a créé les reliques, mais les reliques qui ont ressuscité une dévotion perdue et, avec elle, parfois, l'apparition de récits plus ou moins légendaires.

Et puis, on ne voit pas l'intérêt qu'auraient eu des moines du huitième siècle d'enterrer leurs reliques et de risquer de perdre leur poule aux œufs d'or, comme les qualifient souvent les rieurs, s'ils n'avaient pas eu des éléments objectifs attestant leur authenticité. Cela est d'autant plus vrai, qu'ils ne pouvaient en tirer ensuite aucun bénéfice, puisqu'elles ne furent retrouvées que bien plus tard, et qu'aucune autre ne fut créée entretemps.

Tous ces faits nous conduisent à croire que, malgré l'absence de documents couvrant les quatre premiers siècles de notre ère, voire plus, ces reliques sont bien celles des saintes Marie-Madeleine, Marthe, Marie Jacobé et Marie Salomé. Après avoir partagé l'intimité de Jésus et de Marie, ces saintes femmes ont vécu en France, y sont mortes et y ont joui d'une grande vénération. Toute notre Provence profita de leurs exemples, de leur apostolat et de leurs grâces. Tout notre pays leur doit une grande part de sa foi et de son amour pour Jésus et Marie, et cela est une grande marque de prédestination pour notre peuple.

LES ORIGINES APOSTOLIQUES

Des disciples directs de saint Pierre, voire même des disciples de Notre-Seigneur, vinrent-ils en Gaule au premier siècle ? Sans le certifier absolument, la tradition et le bon sens me poussent à le croire fortement.

Dans la compréhension de la progression du culte de la Sainte Vierge en Gaule, si la thèse de **l'origine apostolique** de certains diocèses était vraie, elle aurait l'intérêt de donner à ce culte marial une dimension ecclésiale. La présence des reliques des saintes femmes en Provence nous permet d'attester que les semences de la dévotion mariale ont été répandues chez nous dès le premier siècle, **mais si la présence d'apôtres en Gaule était vraie, cela inscrirait cette dévotion dans un cadre institutionnel et surnaturel qui garantirait son orthodoxie et sa transmission dès le premier siècle**. Cette dévotion ne serait plus seulement le fruit de l'ardeur de quelques femmes, mais, reprise et prêchée par les apôtres, elle serait portée par un corps de doctrine, contenue dans le dogme de la foi, transmise par les Apôtres.

Pour le montrer, on peut avancer qu'au premier siècle le sud de la Gaule était absolument romanisé. Les échanges, le commerce, la culture, l'instruction, l'administration, les voies de communication étaient homogènes entre la péninsule italique et la Narbonnaise. Cette constatation fait dire à Fliche et Martin, dom Poulet, Émile Mâle, que des évangélisateurs ont pu venir en Gaule dès le premier siècle.

Jacques Zeiller écrit, dans le tome 1 de l'*Histoire de l'Église* de Fliche et Martin (chapitre VII, p. 281) : « *Légendes à part, il reste que quelques régions privilégiées de l'Occident, Rome et Italie méridionale, littoral illyrien, et, semble-t-il bien aussi, côtes de Provence et Espagne, ont reçu la première annonce de l'Évangile* ***dès l'époque apostolique*** (...). *Les éléments orientaux relativement nombreux en plusieurs villes d'Occident, surtout dans les ports de mer, comme Pouzzoles, Marseille, Carthage, doivent en effet y avoir été, aux origines, les agents les plus actifs de la propagande chrétienne.* »

Les « *légendes* » dont cet auteur parle sont entre autres celles de la venue de Lazare et de ses sœurs en Provence, de l'envoi par saint Pierre de saint Trophime à Arles, de saint Paul-Serge à Narbonne, ou de saint Denis, le converti de l'aréopage d'Athènes, mué en évêque de Paris, ou de la présence de saint

Martial à Limoges qui ne serait autre que l'enfant offrant des pains et des poissons à Jésus avant qu'il ne réalise le miracle de la multiplication des pains.

Certes, la fabrication de légendes n'est pas à exclure. Dans certains cas, elle est même tout à fait avérée, mais « *légendes à part* », la présence des reliques des saintes Maries et de sainte Marthe est pour nous un élément *historique* certain qui atteste que ces saintes femmes ont bien vécu en Gaule, n'en déplaise à nos historiens.

Sans vouloir entrer dans une démonstration historique plus complète, car tel n'est pas notre sujet, il me paraît évident, et la tradition nous y engage, que ces saintes femmes ne sont pas venues seules, **mais accompagnées d'hommes, d'hommes partageant leur foi, de *disciples du Seigneur***, c'est-à-dire d'hommes ayant connu Notre-Seigneur ou l'un des Douze ou en tout cas faisant partie de la première génération de chrétiens, et que, en Gaule, ces disciples ne sont pas restés inactifs, mais qu'ils ont évangélisé le pays. Cela étant admis, il me paraît impossible de croire qu'ils l'aient fait sans en référer, à un moment ou à un autre, à Rome, sans en rendre compte à saint Pierre ou à l'un de ses successeurs du premier siècle. Les *Actes des Apôtres* et les épîtres de saint Paul nous rapportent le souci réel qu'avaient les Apôtres et les premiers évangélisateurs des Églises de Terre sainte et d'Asie Mineure d'en référer à Pierre. L'existence d'une communauté chrétienne vivant en Gaule en électron libre pendant des dizaines d'années, sans soumission à l'autorité et finalement sans le secours des sacrements, est impensable.

Saint Irénée écrit : « *Polycarpe* [évêque de Smyrne au début du deuxième siècle] *fut disciple des Apôtres* ***et vécut avec beaucoup de gens qui avaient vu le Seigneur.*** » Si des disciples du Seigneur habitaient en Asie Mineure et si des chrétiens d'Asie Mineure ont été envoyés en Gaule comme nous l'assure la *Lettre des chrétiens de Lyon et de Vienne à leurs frères d'Asie et de Phrygie*, alors il est possible que des disciples du Seigneur soient venus en Gaule pour évangéliser. Ce n'est pas une preuve, mais cet élément montre la chose possible.

Dans quelles villes de Gaule ces disciples évangélisèrent-ils ? Quel impact réel eut leur prédication ? Des communautés furent-elles créées ailleurs que dans la Narbonnaise ? Des évangélisateurs semèrent-ils les graines de la foi plus loin, vers les Germanies et la Grande-Bretagne ?

D'après les travaux conduits au dix-neuvième siècle par le très érudit Monsieur Étienne-Michel Faillon, prêtre de Saint-Sulpice ultramontain, et reproduits dans son ouvrage *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence et sur les autres Apôtres de cette contrée* (1848), sept apôtres auraient été envoyés en Gaule par saint Pierre quand celui-ci s'installa à Rome : saint Trophime à Arles, saint Paul-Serge à Narbonne, saint Saturnin à Toulouse, saint Martial à Limoges, saint Austremoine en Auvergne, saint Gatien à Tours et saint Valère[1] à Trèves. D'autres missionnaires auraient été envoyés ensuite, dans d'autres villes de la Gaule romaine, comme saint Denis à Lutèce à la fin du premier siècle, saint Pothin à Lyon au deuxième siècle, et bien d'autres. Cette thèse est la sienne. Elle a eu à l'époque une portée immense. Mais elle est encore à retravailler. Mgr Duchesne a tenté d'attaquer une partie de son travail, mais sa critique ne tient pas (cf. *Sainte Marie-Madeleine est-elle venue en Provence ? (2)*, frère Thomas, *Il est ressuscité* nº 83, juillet 2009). Les travaux de M. Faillon me paraissent toujours très dignes d'attention, mais n'ayant pas suffisamment travaillé le sujet, je ne me prononce pas absolument sur la thèse des origines apostoliques.

UNE ÉVANGÉLISATION TRÈS LENTE

Saint Irénée écrit vers la fin du deuxième siècle : « *L'Église répandue par tout le monde et jusqu'aux extrémités de la terre a reçu* ***des Apôtres et de leurs disciples*** *cette foi qui croit au Dieu tout-puissant : et ni les Églises qui sont fondées* ***dans les Germanies*** *n'ont une autre foi, ni celles qui sont en Ibérie,* ***ni celles qui sont parmi les Celtes.*** » Les Celtes ici désignent les Gaulois.

Tertullien écrit à la même époque : « *Toutes les nations ont cru en Jésus-Christ. Les Parthes, les Mèdes, les Élamites,* ***les diverses nations des Gaules, et les Îles britanniques inaccessibles aux Romains****, sont soumises au vrai Christ.* »

Si donc l'Église était répandue dans « *les diverses nations des Gaules* » jusqu'aux Îles britanniques et aux Germanies à la fin du deuxième siècle, il faut en déduire que le christianisme a au moins traversé les Gaules au cours de la deuxième partie du deuxième siècle, peut-être même seulement au cours du dernier quart du siècle. Les chrétiens présents aux extrémités de l'Empire romain étaient certainement peu nombreux et peu organisés.

Néanmoins, les documents étant rares, on ne peut pas affirmer grand-chose sur les progrès de l'évangélisation et de la foi en la Vierge Marie dans nos contrées durant les siècles de persécution. Si l'Évangile a bien été semé en Gaule dès le premier siècle, il n'en est pas moins vrai que cela fut très lent à se répandre, beaucoup plus lent qu'en Italie et en Afrique du Nord.

On peut essayer de reconstituer cette progression grâce aux écrits qui nous sont parvenus, aux Actes, aux *Vita*, c'est-à-dire aux récits de martyrs et de saints

(1) Ou saint Euchaire

qui ont été écrits et recopiés au fil des siècles. Mais les originaux ayant été détruits et les copies tardives (IVe - Ve siècle), il faut les prendre avec beaucoup de prudence.

Concernant la dévotion à la Sainte Vierge, ces Actes indiquent que la plupart des premiers apôtres de la Gaule ont prêché le culte marial.

Saint Trophime, évangélisateur d'Arles, aurait ainsi bâti un petit oratoire aux Alyscamps, un vaste cimetière de cette métropole où se réunissaient les premiers convertis, dédié à *la Vierge Marie qui vivait encore*. Une pierre antique qu'on retrouva en ce lieu et qui fut transportée à Rome au musée Barberini portait cette inscription : *Sacellum dedicatum Deiparae adhuc viventi*, chapelle dédiée à la Mère de Dieu encore vivante. C'est l'origine du sanctuaire de Notre-Dame-de-Grâces à Arles. On y vénéra pendant des siècles une antique Vierge noire.

Un grand nombre de diocèses possèdent de pareils récits : leurs fondateurs auraient apporté avec eux des images de Notre-Dame et établi son culte. Ainsi saint Austremoine à Clermont, saint Martial à Limoges, Rodez, Ceignac, Mende, Le Puy-en-Velay, Rocamadour, etc.

Faute de documents authentiques, il est impossible de savoir dans quelle mesure ces récits sont historiques. Ils sont visiblement empreints d'emphase et portent des éléments totalement anachroniques. Il n'est pas possible de croire qu'à Arles, par exemple, saint Trophime ait dédié une chapelle à la Sainte Vierge, alors qu'à Rome même de tels lieux n'existaient pas. Cela veut-il dire que tout est invention ? Il serait très imprudent de l'affirmer.

Ces Actes portent du moins le témoignage que **les fidèles qui ont rédigé ces documents, même tardifs, avaient conscience de devoir leur vénération pour la Sainte Vierge à la prédication des premiers évangélisateurs**. Et si le récit de la vie est embelli, le fond, l'esprit n'en reste pas moins certainement vrai.

Ainsi, la dévotion à la Sainte Vierge en Gaule ne date pas d'une période postérieure au concile d'Éphèse, comme les protestants et les modernistes ont tenté de nous le faire croire, mais prend bien son origine dans le témoignage des premiers apôtres.

Les écrits de saint Ignace d'Antioche († 107), de saint Justin († 165) et de saint Irénée († 200) renforcent cette conviction. Leur souci de défendre trois des privilèges de la Sainte Vierge, sa maternité divine, sa virginité perpétuelle et sa médiation universelle, atteste la place éminente donnée très tôt par les chrétiens à la Sainte Vierge. Sachant que ces apologètes ne faisaient que développer ce qu'ils avaient reçu de leurs maîtres, ils sont des témoins irrécusables de la foi des chrétiens du temps et permettent d'affirmer sans peine que l'amour des chrétiens pour la Sainte Vierge existait dès le premier siècle.

FORME DE LA DÉVOTION MARIALE PRIMITIVE

En Orient, cette vénération pour la Vierge Marie fut très ardente. Nous le percevons à travers plusieurs évangiles apocryphes, que l'Église ne tient pas pour canoniques, car en partie ou complètement inventés. Trois d'entre eux sont uniquement relatifs à la Mère de Dieu et datent au moins du milieu du deuxième siècle. Bien qu'ils ne soient pas totalement historiques, ni même pour certains orthodoxes, ils témoignent de sentiments indubitables d'admiration et de respect pour Sainte Marie Mère de Dieu. On lit par exemple dans *le Protévangile de Jacques* ces paroles que l'on a mises dans la bouche des prêtres qui ont reçu l'Immaculée le jour de sa Présentation au Temple : « *Marie, le Seigneur a donné* ***de la grandeur à votre nom dans toutes les générations,*** *et, à la fin des jours, le Seigneur manifestera en vous le prix de la rédemption d'Israël.* » Cela montre la place éminente où la Vierge Marie était déjà placée en Orient au deuxième siècle.

L'Évangile de l'enfance, un apocryphe plus ancien, paraît bien plus indigne d'attention tant il est tissé de contes ridicules. Mais ces légendes sont remarquables comme manifestations de la croyance populaire en la puissance d'intercession de la Vierge Marie. Ainsi, une femme vient supplier la Sainte Vierge pour son enfant malade : « *Ô ma Maîtresse, viens à mon secours et aie pitié de moi !* » Marie a pitié d'elle et guérit son enfant en le plaçant dans le lit de Jésus. Alors la mère dit : « *Ô Marie, je connais que la vertu de Dieu habite en vous, au point que votre Fils guérit les enfants aussitôt qu'ils l'ont touché.* »

Ces apocryphes nous donnent un aperçu de la piété des fidèles d'Orient et des prières qu'ils formulaient et qui paraissent tout à fait semblables aux nôtres aujourd'hui.

Il n'existe presque pas de trace de ce type de témoignage en Occident. Les apocryphes furent même interdits de traduction en latin et de publication pour que les imaginations qui s'y trouvaient ne fussent pas répandues en Occident. Cette mesure fut sage, mais aussi la cause, dans l'Église latine, d'un retard de plusieurs siècles de la dévotion à la Vierge Marie sur l'Église d'Orient.

Si la dévotion à la Sainte Vierge ne semble pas avoir été aussi ardente et sensible en Occident, et *a fortiori* en Gaule, qu'en Orient, elle n'en était pas moins bien présente. On a retrouvé aux catacombes de Priscille à Rome une fresque que l'on datait dans les années 1980 du début du deuxième siècle, mais que l'on date aujourd'hui du début du troisième siècle (cf. photo, *infra*, p. 11). Elle représente la Vierge assise, tenant l'Enfant Jésus sur sa poitrine. Les spécialistes reconnaissent que cette Vierge porte une coiffure d'impératrice romaine et font remarquer la

coutume que les chrétiens avaient d'ensevelir à côté leurs défunts. Cette fresque est un témoignage du recours qu'on avait à la Vierge Marie comme Reine et comme médiatrice.

En Gaule, nous avons très peu de traces archéologiques paléochrétiennes d'avant le quatrième siècle. Néanmoins, nous avons le plus ancien sarcophage du monde chrétien. Ce sarcophage, daté du deuxième-troisième siècle et retrouvé au village de la Gayole près de Brignoles en Provence (*photo sur cette page*) représente un mélange de figures chrétiennes et païennes, un procédé fréquent en période de persécutions. Le personnage du centre dont le haut du corps a disparu est une figure païenne. Mais trois figures sculptées à droite et à gauche de ce personnage central sont chrétiennes. D'un côté on distingue le Bon Pasteur portant une brebis sur ses épaules. De l'autre saint Pierre pêchant dans la mer un poisson, symbole du Christ, et, entre les deux, **une orante les bras étendus.**

Selon Émile Mâle, cette orante est l'image de l'âme du défunt entrant dans la vie éternelle, mais cela me semble plutôt une figure de la Sainte Vierge. Le Père Robert Javelet indique, dans son livre *Marie, la Femme médiatrice* (1984), qu'à côté de la fameuse fresque de la Vierge à l'Enfant évoquée plus haut, des catacombes de Priscille, il y a aussi un Bon Pasteur, presque effacé, comme sur le sarcophage de la Gayole, et que, dans d'autres catacombes, on a fréquemment retrouvé des *Marie en orante*, avec le mot *Mara* ou *Maria* accolé au personnage. Il est même précisé que certaines orantes prient pour saint Pierre et pour saint Paul. La fresque du sarcophage de la Gayole pourrait donc bien être une illustration de la médiation de Marie qui, tournée vers saint Pierre et placée entre lui et le Bon Pasteur, prie pour l'Église.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un culte religieux à la Sainte Vierge existait dès les premiers temps de l'Église, y compris en Gaule, mais joint à celui du Sauveur. Il est peu probable qu'il ait existé un culte liturgique marial distinct. Aucune trace ne nous est parvenue. Le culte rendu à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge se distinguera peu à peu, tout au long des siècles de l'Église. Toujours est-il que **si, comme nous le pensons, l'évangélisation a été faite en France par des disciples des Apôtres, nous devons dire que l'amour de la Sainte Vierge fut infus dans le cœur des premiers convertis gallo-romains indissociablement de Jésus.**

LA SEMENCE DE LA FEMME

Les persécutions de 177 dispersèrent les chrétiens de Lyon. On rattache à leur exode l'apostolat de saint Bénigne à Dijon, de saint Andoche et de saint Thyrse à Saulieu, de saint Symphorien à Autun. Là, on fit une découverte majeure, celle de la plus ancienne inscription chrétienne découverte en France, dite de *Pectorios*, et datant de la fin deuxième siècle-début troisième. Elle est en grecque et fut traduite par dom Pitra en 1839. Elle est certainement chrétienne, bien que les scientifiques se posent toujours faussement la question. Elle est composée de vers acrostiches, dont les premières lettres réunies forment le mot *Ichtus*, poisson, symbole des chrétiens : « *Race divine de l'Ichthus céleste, reçois avec un cœur plein de respect, toi mortel, le don de l'immortalité. Rajeunis ton âme, ô mon ami, dans les eaux divines, dans les eaux intarissables de la sagesse* (le baptême). *Reçois aussi l'aliment doux comme le miel que te donne le Sauveur des saints* (la parole divine), *mange et bois, tu tiens l'ichthus dans la paume de tes mains* (l'eucharistie). »

Il n'est pas question de la Sainte Vierge, mais la langue, la poésie, l'esprit de cette épitaphe semblent révéler l'imagination d'un Grec d'Orient. Émile Mâle la rapproche d'une autre épitaphe extraordinaire trouvée à Hiérapolis en Phrygie, celle de l'évêque Aberkios qui mourut vers 200. « *Je me nomme Aberkios, je suis disciple d'un saint pasteur qui fait paître ses troupeaux de brebis sur les montagnes et dans les*

(*suite, p. 12*)

Le sarcophage de l'ancien prieuré de la Gayole (IIe - IIIe siècle).

La plus ancienne représentation de la Sainte Vierge (IIe - IIIe siècle)
est une fresque découverte dans les catacombes de Priscille, à Rome.

plaines... La foi m'a servi en nourriture un poisson pris dans une source, très grand, pur, pêché ***par une Vierge sainte. Elle le donnait sans cesse à manger aux amis. Elle possède un vin délicieux qu'elle donne avec le pain.*** *J'ai fait écrire ces choses, moi, Aberkios, à l'âge de 72 ans.* »

« *Nous sentons ici*, écrit Émile Mâle, *quels liens étroits rattachent le fidèle d'Autun au christianisme de l'Orient. C'est la même imagination symbolique.* » Et il précise que les deux inscriptions sont à peu près de la même époque, postérieures de trente ou quarante ans seulement à la persécution de Lyon.

« *C'est la même imagination symbolique.* » Il faudrait plutôt dire que ce sont la même foi et le même amour de Jésus et de Marie qui inspiraient les chrétiens d'Asie et d'Occident, et qui transparaissaient dans ces épitaphes, tout simplement parce qu'ils découlent de la même prédication, celle des Apôtres, ici de saint Jean. On pourrait même y voir une ébauche de la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus-Marie, cette vérité, souvent prêchée par notre Père, selon laquelle l'Eucharistie est un sacrement qui fut préparé par Jésus et Marie ensemble, et non pas par Jésus seul. Cette épitaphe d'Aberkios témoigne que l'Eucharistie était vue par les chrétiens comme un don de la Vierge Marie.

C'est donc par les voies romaines, souvent au gré des persécutions, que l'Évangile de Jésus-Marie se répandit dans toutes les Gaules tout au long du deuxième et du troisième siècle. Pour autant, le christianisme ne pénétra pas profondément la Gaule, mais toucha essentiellement quelques grandes villes à des distances croissantes de Lyon : Tournus, Châlon, Autun. Dijon, Langres, Besançon et même la région rhénane furent probablement atteintes dès cette époque.

Dom Poulet fait remarquer que les Passions, d'époque malheureusement un peu basse et d'allure légendaire, ne font d'aucun martyr un organisateur de ces chrétientés ou un évêque. S'il y avait déjà diverses communautés chrétiennes en Gaule au deuxième siècle, un seul évêque, en dehors de ceux de Gaule narbonnaise, aurait été préposé à toutes, celui de Lyon. Très peu de témoignages et de traces archéologiques permettent d'attester l'existence d'Églises particulières.

Vers 256, saint Cyprien de Carthage parle de plusieurs évêques « *établis dans les Gaules* ». Il se plaint d'autre part que « *depuis longtemps* » un évêque hérétique règne sur l'Église d'Arles. Ce n'est pas très précis, mais cela montre qu'au troisième siècle, plusieurs Églises étaient déjà bien implantées en Gaule, principalement en Narbonnaise, et qu'il est donc trompeur de les faire apparaître *ex nihilo* au quatrième siècle.

Le **13 juin 313** était publié **l'édit de Milan**, qui donna enfin la liberté à l'Église catholique, lui permettant de faire d'immenses progrès dans l'évangélisation et l'organisation des diocèses, particulièrement en Gaule. Un premier concile réuni à Arles en 314 atteste qu'une cinquantaine de prélats, de clercs, des Gaulois surtout, mais également des Italiens, des Espagnols, des délégués africains et même quelques Bretons y étaient présents. Au lendemain de la paix constantinienne, on compte en Gaule une trentaine d'évêchés. Ce nombre double un demi-siècle plus tard. Les sièges épiscopaux nouveaux se rencontrent surtout dans le nord-est de la Gaule, sur la façade atlantique et jusque dans les deux Germanies, peu dans le Midi qui était sans doute déjà bien christianisé. Ainsi les missionnaires passaient dans toutes les contrées et l'Église s'étendait peu à peu dans toutes les régions de la Gaule.

Mais il faut relativiser ces progrès. Les évêques des Églises d'Afrique et d'Italie se comptaient eux par centaines et le nombre de leurs fidèles était bien plus considérable que chez nous.

EXPANSION DE L'ÉGLISE

Le quatrième et le cinquième siècle sont essentiellement des siècles de consolidation du dogme, d'affermissement des structures de l'Église et d'expansion missionnaire. Ils ont fixé pour les temps à venir les traits essentiels de la Gaule chrétienne.

Le quatrième siècle est marqué par l'hérésie d'Arius et par sa condamnation au **concile de Nicée en 325**. Le seul évêque gallo-romain présent fut Nicaise de Die, un petit évêché de Haute-Provence.

Quelques années plus tard, l'Église des Gaules eut son champion de la foi, la vraie foi nicéenne, en **saint Hilaire de Poitiers** (315-367), surnommé l'Athanase de l'Occident. Dans nos régions, il fut le seul à se dresser contre l'hérésie. Il le paya par l'exil infligé par l'empereur arien. Aucun écrit d'Hilaire sur la Sainte Vierge ne nous est parvenu, mais il avait forcément l'âme mariale. « Au plus fort de la crise arienne, explique notre Père, on affirma à maintes reprises que Jésus était « *consubstantiel au Père et consubstantiel à Marie sa mère comme aussi à nous autres hommes* ». « *Consubstantiel au Père* », parce qu'Il est une seule et unique substance avec le Père. « *Consubstantiel à Marie* », car Il est de même nature humaine que la Vierge Marie et les autres hommes. Mais en proclamant la filiation divine de Notre-Seigneur, Hilaire défendait forcément la virginité perpétuelle de Marie. Né de Dieu, Jésus ne pouvait que naître d'une Vierge.

C'est à son retour d'exil et à son ardente demande que les évêques de Gaule, bien mous jusque-là, furent, en Occident, les premiers à se rassembler en concile en 360 à Paris, pour condamner vigoureusement l'arianisme. Son combat fut capital, non seulement pour le dogme de la divinité du Christ, mais aussi pour toute la civilisation qui en découlait. En maintenant notre

pays dans l'orthodoxie, saint Hilaire nous évita le fléau des divisions doctrinales et partisanes et permettait à la Sainte Vierge de s'y maintenir. Cent ans à l'avance, il garantissait les conditions nécessaires pour l'institution de la religion royale.

Un autre fruit de saint Hilaire fut d'avoir eu pour disciple **saint Martin**, l'apôtre des campagnes françaises. « *Ce matin*, nous disait un jour notre Père, *m'est apparue l'ampleur de la sainteté de ce saint qui est vraiment la pierre fondamentale de notre Église de France et qu'on n'honore pas assez à la mesure de ses immenses mérites, des immenses bienfaits qu'il a valus à notre pays.* » (Sermon du 11 novembre 1981) En effet, si les villes étaient en grande majorité converties à la foi chrétienne, les habitants des campagnes restaient païens.

De soldat, il s'était fait moine à Ligugé et avait fondé le premier monastère des Gaules. Devenu évêque de Tours, il tint à toujours vivre selon les principes de vie monastique. Or, en son temps, la vie monastique, qui commençait à se structurer et à s'étendre, était très décriée. À Rome, un certain Helvidius cherchait à ébranler l'argument où ce genre de vie trouvait son plus ferme appui en s'attaquant à la virginité perpétuelle de Marie. Selon lui, Jésus était son premier-né et avait eu des frères et sœurs. La vie des gens mariés était donc supérieure à celle des moines. Saint Jérôme attaqua très virulemment ce corrupteur. Comme moine, saint Martin attestait sa dévotion à la Sainte Vierge. Il pratiquait la vie religieuse et se livrait à de grands jeûnes et à de longues prières, par amour pour Jésus et Marie. Et cela lui valut le mérite de faire d'innombrables miracles et d'obtenir de grandes conversions.

Sulpice Sévère rapporte, dans sa *Vie de saint Martin*, l'épisode suivant : « *Un jour, Sulpice et moi nous veillions à la porte de Martin ; nous étions assis là en silence depuis quelques heures, pleins de respect et de crainte, comme si nous veillions à la porte d'un ange. Or la cellule de Martin était fermée, et il ne savait pas que nous étions là. À un moment, nous entendîmes le bruit d'une conversation ; la frayeur s'empara de nous, et nous sentîmes qu'il se passait quelque chose de surnaturel. Deux heures après, Martin sortit. Sulpice le pria de nous faire connaître quelles étaient les personnes avec lesquelles il avait conversé. Martin hésita beaucoup ; mais il n'y avait rien que Sulpice n'obtînt de lui.*

– Je vous le dirai, *dit-il enfin*, mais, de grâce, ne le confiez à personne ; **Agnès, Thècle et Marie étaient avec moi.** *Et il nous décrivit le visage et le vêtement de chacune d'elles ; il nous avoua qu'elles ne l'avaient pas visité seulement ce jour-là, mais bien d'autres fois ; il ne nous cacha pas non plus qu'il voyait souvent Pierre et Paul. Lorsque les démons venaient auprès de lui, il les appelait par leurs noms. Mercure lui était particulièrement désagréable ; Jupiter, disait-il, était hébété, et grossier...* »

Saint Martin savait combien ses victoires contre le paganisme étaient obtenues par la grâce des Apôtres, des martyrs **et tout particulièrement de la Sainte Vierge**. Souvent, en faisant des fouilles sous d'antiques églises, on a découvert au milieu des vestiges de temples gallo-romains des statues mutilées. Ainsi du temple de la déesse *Sequana*, aux sources de la Seine, sur lequel avait été édifiée une église dédiée à **Notre-Dame des Fontaines**. La rupture était indispensable.

DIEU CHÂTIE LA GAULE

Cette Église des Gaules, si humble encore à la conversion de Constantin, fait grande figure au cinquième siècle. Sa puissante organisation se modèle sur celle de l'Empire. Quand Rome se retirera, l'Église demeurera et assurera la continuité de la civilisation.

Et partout, la Vierge Marie était honorée. Si nous avions le temps, nous ferions la liste des saints évêques qui élevèrent en son honneur un sanctuaire, le plus souvent leur cathédrale : saint Victrice à Rouen, saint Exupère à Toulouse, saint Delphin à Bordeaux, saint Vincent à Dax, saint Simplicius à Autun, et tant d'autres...

Certes, la religion chrétienne faisait peu à peu la conquête des cités et des campagnes de la Gaule, mais il restait bien du travail à faire dans les âmes. Avant l'arrivée des barbares, **saint Nicaise**, évêque de Reims, qui avait lui aussi érigé une nouvelle basilique en l'honneur de la bienheureuse Mère de Dieu toujours Vierge où il transféra son siège épiscopal, fut averti par un ange longtemps à l'avance que des massacres désoleraient la Gaule. Elle serait châtiée, parce que les fidèles se laissaient aller à « *l'hérésie* » et aux « *vices* » : « *Au lieu de poursuivre la véritable vie, ils s'engagent sous les étendards funestes du péché et de la mort* » et « *ils ne haïssent pas assez profondément le mal* », note Flodoard, auteur d'une *Histoire de l'Église de Reims* (ch. VI). Le saint pasteur prévint son peuple, pria, fit pénitence, mais rien n'y fit, alors il offrit à Dieu sa vie pour le salut de son troupeau.

Le 31 décembre 406, la barrière du Rhin était forcée par des hordes de barbares : les Vandales, les Suèves, les Alains, les Wisigoths... Reims fut incendiée et saint Nicaise fut martyrisé avec sa sœur Eutrope, « *sainte épouse de Jésus-Christ* », en 407 sur le parvis de sa cathédrale.

Plus tard, un autre massacre de chrétiens eut lieu au village et au monastère de Ferrières en Gâtinais, près de Sens, où se trouvait le sanctuaire de **Notre-Dame de Bethléem**.

Les origines de ce sanctuaire remontent probablement au troisième siècle. Les premiers évangélisateurs, saint Savinien et saint Potentien, avaient bénéficié

d'une vision, le jour de Noël. **La Sainte Vierge leur était apparue, portant l'Enfant-Jésus dans ses bras, accompagnée de saint Joseph, et les anges, s'associant à cette glorieuse apparition, entonnèrent comme autrefois le *Gloria in excelsis Deo***. Saisi d'un saint enthousiasme, Savinien se serait écrié : « *C'est vraiment ici Bethléem.* »

Quand Attila ravagea la Gaule, en 451, il s'écarta de Lutèce et, se dirigeant vers Orléans, passa par ce village. Il brûla l'église avec trois cents de ses habitants qui s'y étaient réfugiés. Autant de martyrs qui avaient mis leur foi dans la Vierge Marie et qui allèrent tout droit en paradis. Des restes de corps calcinés furent retrouvés lors d'une fouille en 1896.

Toute la Gaule fut bientôt dévastée par les barbares. Les Francs prirent possession de la Gaule du Nord et de la Belgique. L'Empire romain disparaissait en 476.

« *Dans le désarroi*, écrit Ferdinand Lot, *produit par l'affaiblissement de Rome et l'occupation progressive de la Gaule par les barbares au cours du cinquième siècle,* ***l'Église fut le soutien des populations romaines abandonnées par l'Empire, et on a pu dire qu'elle leur fut comme une patrie***. »

Pour retrouver les faveurs de Dieu, la première chose à faire était d'extirper l'hérésie. La grande crise qui marque le cinquième siècle est celle du nestorianisme. Nestorius prétendait distinguer dans la Personne du Sauveur ce qui était de l'homme et de Dieu. Il ne croyait pas à la **communication des idiomes**, que les propriétés propres à la nature divine puissent être communiquées à la nature humaine, et inversement. Ainsi, la Vierge Marie était mère de l'homme, mais pas du Dieu, car la divinité ne saurait être enfantée.

Cette funeste erreur fut condamnée au concile d'Éphèse en 431 qui proclama le dogme de la *Théotokos*, de Marie Mère de Dieu, et au concile de Chalcédoine en 451. Outre que ces Conciles, le dernier surtout, marquèrent le triomphe de la papauté et creusèrent entre l'Orient et l'Occident un fossé qui ne cessera plus de s'élargir, cette proclamation provoqua dans toute la Chrétienté un immense élan de dévotion à la Sainte Vierge. En lien avec cette vérité, la Gaule fut particulièrement favorisée de grâces mariales, dès avant 431, comme si la Sainte Vierge avait choisi notre pays et avait voulu le préserver de l'hérésie.

SAINTE MARIE, CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

Un jour de 430, **saint Maurille** était venu rendre visite à saint Florent, son ancien condisciple de Marmoutiers, dans son ermitage du Mont-Glonne. Descendu au pied du coteau, au confluent de la Loire et de l'Èvre, pour prier dans la solitude, « *il se vit tout à coup entouré d'une lumière céleste. C'était la Très Sainte Vierge, tenant en ses bras son divin Enfant, qui daignait lui apparaître dans un "léart" (peuplier). Elle dit à son dévot serviteur que la volonté de Dieu et le bon plaisir de son Fils étaient qu'il établît en son diocèse une fête solennelle du jour de sa sainte naissance, le 8 de septembre.* »

Ainsi fut fait. Mgr Freppel au dix-neuvième siècle, comme nous aujourd'hui, fit remarquer qu'Éphèse, proclamant en 431 la maternité divine de la Vierge Marie, « *eut une sorte de prologue. Déjà, quelques mois auparavant,* ***à l'une des extrémités opposées du monde chrétien*** [en Gaule], *Marie avait confirmé son glorieux privilège par l'organe de l'un de ses plus fervents serviteurs, en lui ordonnant de célébrer le jour de sa naissance...* » Quelle sollicitude de notre Mère du Ciel !

En remontant le cours du fleuve, on trouve un autre sanctuaire : **Notre-Dame de Béhuard** au péril des flots. Au début du cinquième siècle, le même saint Maurille avait érigé sur ce rocher volcanique surgi du milieu de la Loire un petit oratoire avec une statue de la Vierge en l'honneur de sa Nativité, en remplacement d'une divinité païenne vouée à la protection des mariniers. L'île prit le nom d'**Île Sainte-Marie**.

Mais il y a mieux encore... À la même époque, ***Anicium***, l'antique cité des Vellaves, aujourd'hui **Le-Puy-en-Velay**, nichée dans son cadre naturel spectaculaire, abritait les restes d'un temple voué au culte impérial qui renfermait une dalle de mégalithe, datant des temps préhistoriques et considérée comme le *palladium* de la cité. Un ancien récit nous apprend qu'une dame chrétienne des faubourgs, terrassée par la maladie, se vit proche de sa fin. Au cours d'une vision survenue dans son sommeil, elle reçut l'ordre de se faire porter sur la montagne d'Anis. Elle obéit sans retard. Au terme d'une pénible ascension, le cortège parvint sur l'esplanade parsemée des ruines du temple abandonné et déposa la malade au pied de l'antique dalle sacrée. Soudain, *sur* la pierre brute « *en forme d'autel* », la Reine du ciel et de la terre apparut entourée d'une multitude d'anges. Miraculeusement guérie, la femme se rendit chez l'évêque *Evodius* (Vosy) pour lui transmettre la consigne qu'elle avait reçue de faire bâtir sur le mont Anis une église consacrée à la Mère de Dieu.

Non seulement le vieil évêque reconnut la véracité de l'Apparition, mais se soumit à son ordre. Toutefois, ce fut son successeur *Scutarius* (saint Scutaire) qui mena à bien ce chantier, qui acheva la première basilique peu avant l'an 430, et qui y transféra son siège épiscopal. Pour cette œuvre triplement décisive et courageuse, on lui décerna le titre de "*Pater Patriæ*", honneur réservé aux empereurs de Rome, comme l'atteste le linteau du porche sud de la cathédrale.

Le chanoine Auguste Fayard qui écrivit en 1978 sur les origines de l'Église du Puy, fait remar-

quer à propos de la dalle que « *jamais un tel monument du paganisme, crédité par surcroît de pouvoirs magiques, n'aurait dû subsister jusqu'à nos jours dans un pareil environnement. Cela aurait été rigoureusement impossible* ***sans l'intervention purificatrice de la Reine du Ciel. En choisissant d'apparaître sur cette pierre devenue son trône, la Mère de Dieu se l'est appropriée, l'a exorcisée et, pour ainsi dire, christianisée en en faisant son trône***. »

Ainsi naquit ce sanctuaire, au sein duquel la pierre de l'Apparition fut pendant plus de mille ans ce que la grotte de Lourdes sera au dix-neuvième siècle, et qui tint une si grande place dans notre histoire mariale nationale.

LA VIERGE AGENOUILLÉE

Après le concile d'Éphèse, plusieurs sanctuaires furent bâtis ou consacrés à la Sainte Vierge. Tel fut celui de **Sainte-Marie de la Daurade**, sur le bord de la Garonne, près de Toulouse, dédié à l'origine au Sauveur, mais consacré à la Vierge Mère de Dieu après 431.

On l'a appelé la Daurade pour son ornementation intérieure faite de mosaïques dorées datées de la fin des années 430 et inspirée à la fois de l'art grec et de celui qui se déployait dans les Lieux saints de Palestine. Ce sanctuaire est typique de tout un mouvement de ferveur mariale qui s'est fait à la suite d'Éphèse.

Le sanctuaire d'Agde trouve son origine en 456, lorsqu'un jeune homme du nom de Sévère, venant de Syrie, sans doute nourri des écrits de saint Éphrem, aborda ses rivages. Il y bâtit un oratoire qu'il dédia à la Très Sainte Vierge et fut bientôt rejoint par d'autres moines. Quelque temps après, un terrible soulèvement des flots, à cette rencontre de la mer et de la rivière de l'Hérault, menaça de tout engloutir. Les moines étaient en prières, quand l'un d'eux vit la Vierge, agenouillée Elle-même sur la pointe d'un rocher basaltique, face aux flots en furie. Bientôt, ceux-ci s'apaisèrent, et le religieux fut tout surpris de voir gravée sur le rocher l'empreinte du genou de la céleste Priante. Le sanctuaire existe toujours, au Grau d'Agde, où elle est vénérée sous le vocable de "***la Genouillade***".

MÉDIATRICE DU SALUT DE SON PEUPLE

Parmi les grands propagateurs de la doctrine d'Éphèse, il faut compter les moines qui, à partir de 429, s'installèrent sur les îles de Lérins au large de Cannes.

Saint Vincent de Lérins († 445) et ses frères furent d'ardents défenseurs du dogme de Marie Mère de Dieu, en partie grâce à leur hôte, **saint Jean Cassien** († 435), qui écrivit pour eux des *Conférences*. Connaissant bien l'Orient pour avoir vécu à Constantinople sous la direction de **saint Jean Chrysostome**, saint Cassien fut prié par Rome, vers 430, d'arbitrer la querelle entre saint Cyrille d'Alexandrie et Nestorius. Il rédigea plusieurs écrits pour défendre la Théotokos. Nul mieux que lui ne pouvait instruire les moines de Lérins sur ce sujet. Aux nestoriens, étonnés que Dieu ait pu s'envelopper d'une chair, saint Cassien répondait que la chair même de Marie, pénétrée du Saint-Esprit le jour de l'Annonciation, avait quelque chose de divin.

Les moines de Lérins, nombreux par la suite à remplir des charges de prêtres ou d'évêques en Gaule, mais surtout en Provence, prêchèrent le dogme de la Théotokos et mirent sous la protection de la Sainte Vierge les couvents et les églises qu'ils fondèrent. Cette dévotion ne s'éteindra plus.

À la génération suivante, **saint Césaire** († 543), qui fut moine de Lérins avant de devenir évêque d'Arles, alla même plus loin que la simple affirmation de la Théotokos. Il croyait que la Vierge Marie, toute sa vie durant, ne connut ni le contact ni la souillure du péché, mais n'alla pas jusqu'à formuler la vérité de l'Immaculée Conception.

Son contemporain, **saint Avit** (450-518), ne fut pas moine de Lérins, mais en tant qu'évêque de Vienne, fut un grand adversaire de l'hérésie d'Eutychès, assez semblable à celle de Nestorius et très présente dans la vallée du Rhône. Il affirmait avec force que Marie est la Vierge Théotokos. Ami et conseiller du roi burgonde Gondebaud, il lui écrivit deux lettres dans lesquelles il prouvait la maternité divine de sainte Marie, « *maternité réelle et non adoption* ».

S'il échoua auprès de Gondebaud, il contribua, avec saint Patient évêque de Lyon, à soutenir dans leur foi la belle-sœur du roi, sainte Carétène, et ses filles Clotilde et Sédéleube. Après la mort de leur père, Chilpéric, vers 490, Sédéleube entra en religion et Clotilde fut demandée en mariage par Clovis en 493.

À peu près au même moment, Clovis était apprivoisé par des saints. Quand il devint roi des Francs en 481, il reçut une lettre de saint Remi, métropolitain de la deuxième Belgique, qui lui dispensa ce conseil : « *Montrez-vous plein de déférence pour vos évêques et recourez toujours à leurs avis. Si vous vous entendez avec eux, votre pays s'en trouvera bien*. »

Un autre apôtre lui tint tête et priait pour sa conversion : sainte Geneviève. Elle avait épargné à Lutèce les ravages d'Attila et l'avait sauvée de la famine en organisant son ravitaillement, lors du siège monté par Childéric, père de Clovis. À n'en pas douter, saint Remi et sainte Geneviève, saint Avit et sainte Clotilde étaient suscités par Dieu pour convertir Clovis. Mais ce fut un autre grand labeur.

CAMP DE LA PHALANGE 2024

LA FRANCE, ROYAUME DE MARIE

VIe - Xe SIÈCLE

SOUS LE VOILE DE SAINTE MARIE MÈRE DE DIEU

SAINTE MARIE AU FONDEMENT DU ROYAUME FRANC

On dit souvent que la conversion de Clovis fut opportuniste, qu'il avait tout intérêt à se faire baptiser pour obtenir la bienveillance des évêques et des catholiques gallo-romains, mais en réalité, Clovis n'était pas du tout disposé à le demander. Ses Francs le considéraient comme un descendant des dieux. En se convertissant, il perdait toute légitimité.

Mais, sans Clotilde, il est à peu près sûr qu'à plus ou moins long terme, il serait devenu arien. Les Wisigoths du sud-ouest, les Burgondes de la vallée du Rhône, et les Ostrogoths de Théodoric le Grand en Italie étaient tous ariens. Deux de ses sœurs, dont l'une était l'épouse de Théodoric, étaient ariennes. Par conséquent, l'intérêt de Clovis était ou de rester païen, ou de se faire arien.

Or, finalement, Clovis demanda en toute sincérité le baptême catholique. Comment cela s'est-il fait ? **Par le concours discret de la Sainte Vierge, de Sainte Marie**, comme on disait à cette époque-là.

Cela commença par une vision. Dans la vie de saint Remi, on lit que saint Montan, ermite, « ***sans cesse [implorait] la clémence de Jésus-Christ pour la paix de sa sainte Église***, *en proie à mille afflictions dans le pays des Gaules.* »

Or, une nuit, « *il lui semble que, par une grâce divine,* ***il est transporté au milieu du chœur des anges et de l'assemblée des saintes âmes, tenant ensemble conseil et conférant de la subversion ou de la restauration de l'Église des Gaules***. *Tous déclarent que le temps est venu d'avoir pitié d'elle. Et en même temps,* ***une voix qui retentit avec douceur se fait entendre d'un lieu plus élevé et plus secret*** *:* 'Le Seigneur a regardé du Saint des saints, et du ciel en la terre, pour entendre les gémissements de ceux qui sont enchaînés, et pour briser les fers des fils de ceux qui ont péri, afin que son Nom soit annoncé parmi les nations, et que les peuples et les rois se réunissent ensemble pour le servir.' *La voix disait que Célinie concevrait et engendrerait un fils nommé Remi, auquel le peuple serait confié pour être sauvé.* »

Cette voix « *qui retentit avec douceur d'un lieu plus élevé et plus secret* » était peut-être celle de la Sainte Vierge, ou celle d'un ange. En tout cas, dans cette « *assemblée des saintes âmes* », devant laquelle fut introduit saint Montan, **se tenait certainement la Sainte Vierge**, entourée des innombrables martyrs et confesseurs de la Gaule romaine.

Dix mois après cette vision, vers 437, sainte Céline, noble gallo-romaine de Laon, épouse du comte Émile, mettait au monde de façon miraculeuse, car elle était trop âgée, un petit garçon qu'elle nomma Remi.

Vers 493, Clovis épousa sainte Clotilde, une princesse burgonde. Préservée de l'arianisme, élevée dans le catholicisme par sa mère sainte Carétène, elle apporta au foyer du guerrier barbare l'exemple des vertus chrétiennes. Quand Clovis invoqua plus tard le "*Dieu de Clotilde*", ce fut d'abord parce qu'il l'avait entrevu aussi puissant que bon dans les vertus de son épouse. C'est bien le fruit de la recommandation que fait saint Paul lorsqu'il traite du mariage d'une chrétienne avec un païen : « *La femme fidèle sera le salut de l'homme infidèle* » (1 Co 7, 14).

Mais l'épreuve entra vite dans le foyer familial. Les paroles que nous citons ici ont été reproduites par Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs*. Puisées à des sources orales sûres, il s'agit du témoignage de sainte Clotilde elle-même (cf. Michel Rouche, *Clovis*, 1998).

Lorsque naquit leur premier enfant, Clovis permit qu'il fût baptisé catholique. Mais l'enfant expira presque aussitôt et Clovis fit des reproches à sa femme : « *Si l'enfant avait été voué à mes dieux, il aurait vécu de toute façon. Mais maintenant il n'a pas pu vivre du tout, baptisé au nom de votre Dieu.* » À cela la reine répliqua : « *Je rends grâces à Dieu tout-puissant, qui ne m'a pas jugée complètement indigne, puisqu'il a daigné accueillir dans son royaume celui qui a été conçu dans mon sein.* » Magnifique réponse surnaturelle !

L'année suivante naquit un nouveau fils, Clodomir, qui fut lui aussi baptisé. Mais cette fois encore, l'enfant sembla près de trépasser et déjà Clovis s'exaspérait : « *Il ne peut pas lui arriver autre chose que ce qui est survenu à son frère. Baptisé au nom*

de votre Christ, il mourra bientôt. » Le reproche allait plus loin que la première fois : ici Clovis disait que Jésus était lui-même l'auteur du mal, puisqu'il faisait mourir les petits enfants. Clotilde mit sa foi dans le Seigneur et dans la Vierge Marie et l'enfant guérit. Manifestement, le Dieu des chrétiens avait quelque pouvoir. Cela ébranla Clovis.

Grégoire de Tours précise que Clotilde « *prêchait assidument son mari* ». Que disait-elle ? La principale objection de Clovis était que Jésus-Christ ne pouvait pas être un dieu, contrairement aux siens, puisqu'il était mort sur une croix.

Mais il avait une autre objection : celle de l'erreur arienne qu'une partie de son entourage partageait. Saint Avit, évêque de Vienne, témoigna plus tard de la pression exercée sur le roi par son entourage arien dans une lettre qu'il écrivit à Clovis pour le féliciter de son baptême : « *C'est en vain que les sectateurs de l'hérésie ont essayé de voiler à vos yeux l'éclat de la vérité chrétienne par la multitude de leurs opinions contradictoires.* »

Religieusement et politiquement, l'arianisme aurait été pour Clovis un excellent compromis entre le paganisme et le catholicisme. Les ariens affirmaient que Jésus n'était pas consubstantiel au Père, mais qu'il appartenait à l'ordre des créatures. La conséquence logique de cette erreur fut celle du nestorianisme qui refusait de définir Jésus-Christ comme vrai Dieu fait homme. Or, comme nous l'avons vu dans l'article précédent, l'arianisme et le nestorianisme furent condamnés par l'Église et se trouvèrent écrasés par la définition du dogme de ***Marie Mère de Dieu***. Par conséquent, la Vierge Marie fut forcément au centre des discussions de Clotilde et de son époux. En expliquant le mystère de la Sainte Trinité, ainsi que ceux de l'origine et de la naissance du Messie, ils ne pouvaient pas ne pas parler de **la place fondamentale de la Vierge Marie** dans l'histoire du salut.

LA GRÂCE DE L'ACTE FONDATEUR

Et pourtant, la guérison miraculeuse de son fils ne suffit pas à convaincre Clovis de devenir catholique. Seul le danger dans lequel il fut plongé en 496 lors de la fameuse bataille de Tolbiac sur les bords du Rhin eut raison de son orgueil. Grégoire de Tours qui, rappelons-le, rapporte les paroles de sainte Clotilde, insiste sur le fait que « *l'armée de Clovis fut sur le point d'être complètement exterminée* ». Clovis, après avoir invoqué en vain ses dieux, fit enfin cette prière aux conséquences immenses pour la France : « *Ô Jésus-Christ, que Clotilde proclame Fils du Dieu vivant, si tu m'accordes la victoire, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom.* »

Cette prière manifestait à la fois que Clovis était prêt à renoncer à ses dieux, mais aussi qu'il voulait croire au Dieu tel qu'il avait été prêché par Clotilde, et non pas tel qu'il l'avait été par les ariens. Elle contenait par conséquent son adhésion complète au dogme de Marie Mère de Dieu.

Selon une vieille tradition rapportée par la *Chronique de Strasbourg* de Jacob von Kunigeshofen (XVe siècle), mais qu'on ne peut pas authentifier absolument faute de documents, Clovis serait revenu du champ de bataille et se serait rendu à Reims en passant par Strasbourg. Il serait donc à l'origine de la construction de la cathédrale de cette ville, composée de trois nefs, faite de troncs d'arbres et d'une grossière maçonnerie en sable et en terre glaise. Clovis l'aurait dédiée à la Très Sainte Vierge. Cet édifice pourrait donc être un geste de reconnaissance envers la Vierge Marie pour la victoire miraculeuse obtenue. Détruite, elle fut reconstruite par le roi Dagobert en 628.

Clovis reçut le baptême dans la nuit de Noël 496, dans la cathédrale de Reims consacrée à Marie Mère de Dieu, des mains de l'évêque saint Remi qui l'avait instruit de la religion catholique, et il fut oint du saint chrême avec le signe de la croix.

Cette onction, reçue le jour de son baptême, était celle de sa confirmation qu'on imposait en suite du baptême, mais, fait remarquer notre Père, « *donnée en l'occurrence par saint Remi, que Grégoire de Tours compare pour ses vertus et pour son rôle au pape saint Silvestre, à Clovis qu'il déclare un nouveau Constantin,* ***cette onction parut à tous l'équivalent de l'onction sainte d'huile versée sur la tête des rois de Juda sur l'ordre du vrai Dieu, pour se les consacrer****, comme le prophète Samuel le fit à David* ».

C'est le fondement de **l'alliance primordiale entre l'Église et la monarchie franque**. « *À Reims*, écrit notre Père, *le premier roi de l'histoire à recevoir le baptême et l'onction de l'Église, recevait de celle-ci en héritage la nation gallo-romaine toute constituée.* »

C'est ce qu'écrivit saint Avit à Clovis, l'engageant même à aller plus loin : « *Il est cependant encore une chose que nous souhaitons pour vous :* ***c'est que Dieu fasse que votre peuple devienne, tout entier, le sien par vos soins*** *; que, partageant les trésors de votre cœur,* ***vous répandiez la semence de la foi chez les peuples les plus éloignés*** *qui, restés jusque-là dans leur ignorance naturelle, n'ont pas été corrompus par les miasmes de doctrines dépravées. Ne rougissez pas, n'hésitez pas à envoyer dans ce but des missions qui étendront le royaume de Dieu, puisque lui-même a constitué le vôtre.* »

Sans que ce soit sur le moment bien analysé, mais on le comprendra petit à petit, cette alliance, cette union, ce "mariage" se faisait avec le Christ, vrai Roi de France, **et avec la Vierge Marie, Reine de notre patrie**. Car de même que le baptême nous rend

enfant de Dieu et de Marie, celui de Reims faisait de notre nation l'instrument de Dieu et la Fille aînée de Marie et de l'Église. Et même si à cette époque la présence de la Sainte Vierge, comme Reine de France, aux côtés du vrai Roi de France, restait discrète, elle n'en était pas moins bien réelle et allait de plus en plus se manifester comme telle.

UN SONGE DU MOINE RADUIN EN 833

Passons les siècles pour rapporter tout de suite le récit d'une vision qui illustre cela. Elle est rapportée par Flodoard, un chanoine de l'église de Reims au dixième siècle.

Au neuvième siècle, l'archevêque de Reims était Ebbon. Quand les trois fils de Louis le Pieux, fils de Charlemagne, se rebellèrent en 830 contre leur père, Ebbon rejoignit l'insurrection et alla même jusqu'à condamner l'empereur et roi légitime, sacré à Reims.

Alors qu'un jour Ebbon s'était rendu à la cour d'un des fils rebelles, un moine nommé **Raduin**, Lombard de nation, du monastère Saint-Remi à Reims, eut une vision.

« Un jour, c'était la fête de l'Assomption de la Sainte Mère de Dieu après l'office de matines, tous les autres frères étant allés reposer, et les gardiens de l'église étant allés aussi dormir, Raduin resta seul au chœur pour prier. Après avoir longtemps psalmodié, la fatigue le prit, et il ne put résister au sommeil. Pendant qu'il dormait, il vit sortir du sépulcre de saint Remi la Bienheureuse Mère de Dieu toute brillante de lumière, et ayant à ses côtés saint Jean l'évangéliste et saint Remi. Il lui sembla qu'ils venaient vers lui à pas lents et solennels. La glorieuse Vierge lui mit doucement la main sur la tête et lui dit :

« – *Que fais-tu ici, frère Raduin ?*

« À ces mots, le moine se jeta à ses pieds pour les baiser, et la Vierge continua :

« – *Où est l'archevêque Ebbon ?*

« – Il est à la cour, répondit le moine, où il suit les affaires selon ordre du roi.

« – *Pourquoi fréquente-t-il tant le palais ?* ajouta la Vierge, *en vérité ce n'est pas là qu'il acquerra de plus grands mérites de sainteté. Un temps viendra, et il n'est pas loin, où toutes ses menées lui prospéreront peu*.

« Raduin n'osant rien répondre, la Vierge l'interrogea en ces termes :

« – *Quel différend vos rois ont-ils donc entre eux ?*

« – Votre incorruptible Sainteté le sait mieux que moi, Sainte Mère du Sauveur du monde, répartit le moine.

« – *Pourquoi donc*, continua-t-elle, *se laissent-ils ainsi séduire au mal de la cupidité, et emporter à une vaine audace ?*

« Or c'était précisément le temps où l'empereur Louis était si outrageusement tourmenté par ses propres enfants. Puis prenant la main de saint Remi :

« – ***Voici***, dit-elle, ***voici celui à qui toute autorité a été donnée pour toujours par Jésus-Christ sur l'empire des Francs. Comme il a reçu la grâce de retirer par sa doctrine cette nation de l'infidélité, c'est lui seul aussi qui a le don inviolable de lui constituer un roi ou un empereur***.

« La bienheureuse Mère de Dieu finissait à peine que Raduin s'éveilla tout à coup. »

Peu de temps après, Ebbon fut déposé de son siège, coupable d'infidélité envers l'empereur. Contrit, il se rétracta, se démit lui-même du sacerdoce et chercha le remède de la pénitence. Plus tard, il revint sur le siège de Reims, mais fut à nouveau chassé par Charles le Chauve. Après sa mort, le Ciel révéla qu'il était en purgatoire, mais sauvé.

Comprenons qu'au fondement de cette conversion de Clovis, de son baptême et du premier sacre de Reims, est Notre-Seigneur, vrai Roi de France, ce principe sera rappelé par sainte Jeanne d'Arc au quinzième siècle, **mais est aussi la Vierge Marie**. Cette vision illustre cette vérité. Elle rappelle que seuls les évêques de Reims ont pouvoir de sacrer les rois de France et Elle **apparaît véritablement comme la gardienne de l'alliance, la Mère et la Reine du Royaume**. La France mettra mille ans avant de le reconnaître officiellement par un acte de consécration et de soumission.

LA DÉVOTION MARIALE DES MÉROVINGIENS

Revenons en arrière. Après la mort de Clovis, quand ses fils dépecèrent sauvagement l'héritage, la reine Clotilde eut beaucoup à souffrir. Réfugiée à Tours près du tombeau de saint Martin, elle y exerça encore un grand rayonnement, ne serait-ce que pour réconforter Radegonde, cette touchante princesse de Thuringe qui avait épousé son petit-fils Clotaire, et qui s'était enfuie du palais royal pour échapper aux cruautés de son mari.

« *Notre mission à nous*, lui dit-elle, *est dans la prière. Je l'ai compris ici dans la solitude et dans le silence. C'est à nous, femmes et reines, d'entretenir dans l'ombre le feu sacré qui doit un jour illuminer les nations. Au soir de ma vie, tu viens à ton tour, ma fille, offrir au Christ ton immolation pour expier les fautes de la race, et lui mériter une insigne fidélité à Dieu... Il faut multiplier les monastères, plus encore et toujours, il faut organiser ceux des femmes afin que nuit et jour le Seigneur entende monter vers Lui l'hommage de son peuple et lui accorde ses pardons. C'est à nos mains de reines que le flambeau de l'Évangile est confié.* » Peu de temps après, la vieille reine s'endormait dans la paix de Dieu, tandis que Radegonde, qui n'avait que vingt-cinq ans ! allait fonder à Poitiers le monastère Sainte-Marie.

Le savant et pieux biographe de sainte Clotilde,

Godefroid Kurth, écrit qu'« *elle ouvre la série de ces femmes prédestinées qui ont été, à l'aurore du monde moderne, les initiatrices des nations* » (*Sainte Clotilde*, 1905, p. 5). Il serait trop long d'en dresser la liste, mais on constate que la plupart étaient issues de son sang : Berthe, son arrière-petite-fille, pour les Saxons au pays des Angles, Clotsinde au pays des Lombards, Théodelinde en Bavière ; de même en Bohême, en Pologne... En Russie, sainte Olga, grand-mère du prince Vladimir, nous semble une réplique de la Reine des Francs, puisqu'une vieille chronique la félicite ainsi : « *Réjouis-toi d'avoir fait connaître Dieu à la Russie,* ***car tu as été le principe de l'alliance de la Russie avec Lui.*** »

« *Ces faits réunis*, conclut Kurth, *nous montrent que toute l'Europe chrétienne est redevable de sa foi à ses reines beaucoup plus qu'à ses rois. Sainte Clotilde ouvre le cortège de ces évangélisatrices couronnées, et tout ce qui s'est fait plus tard par des reines chrétiennes se rattache à son initiative glorieuse*. »

Mais quelle forme avait la dévotion mariale de sainte Clotilde et de sainte Radegonde, des saints évêques et du peuple fidèle qui vivaient en ces siècles si durs ?

En ce temps-là, les saints en général étaient beaucoup plus priés que la Sainte Vierge elle-même. Il y avait plus d'églises consacrées à saint Martin qu'à la Mère de Dieu. C'est au tombeau de saint Martin que Clovis se rendit avant de recevoir le baptême et qu'il confia sa croisade de 507 contre les Wisigoths. Sainte Clotilde passa son veuvage à Tours sur ce même tombeau, et sainte Radegonde à Poitiers sur celui de saint Hilaire. On avait aussi une grande dévotion à saint Georges, à saint Denis, à sainte Geneviève, aux vierges romaines martyres. Pourquoi ? Parce que tous ces saints étaient concrets, forts, courageux, ils avaient montré leur puissance par des miracles extraordinaires, et il suffisait d'aller sur leur tombeau pour en obtenir d'autres. Leurs vies étaient connues, racontées, et leur gloire augmentait au fil des grâces reçues.

Certes, la dévotion à la Sainte Vierge existait, mais elle n'était pas populaire, car on ne voyait pas sa puissance. On connaissait ses mystères rapportés dans l'Évangile, mais on n'avait pas vu encore à quel point Elle était Mère des hommes. On ne supportait pas qu'elle soit salie par toute sorte d'hérésies, mais Elle paraissait éloignée des soucis quotidiens des fidèles.

Selon une thèse de Sorbonne inédite sur *Le culte de la Sainte Vierge en France du cinquième au treizième siècle*, cette perception et ce rapport à la Sainte Vierge commencèrent de changer au sixième siècle, lorsque des auteurs commencèrent à chanter sa gloire et à raconter ses merveilles.

Saint Venance Fortunat (530-609), Italien, devint évêque de Poitiers et proche de sainte Radegonde, après avoir vécu à la cour de l'empereur à Ravenne. En Italie, la dévotion à la Sainte Vierge était bien plus développée qu'en Gaule. Venance Fortunat composa des hymnes liturgiques, comme le *Vexilla Regis* en l'honneur de la Sainte Croix, mais en composa également pour la Sainte Vierge. L'une d'elles, le *De Virginitate*, la dépeint ainsi :

« *Puis, la Mère de Dieu, la pieuse Vierge Marie, s'avance rayonnante,*

Et, au sein du troupeau de l'Agneau, conduit les chastes brebis.

Elle-même, au milieu d'un essaim serré de jeunes filles,

Dans une éblouissante et pure lumière, entraîne les cohortes

Qui, aux banquets du Ciel, chantent ses louanges. »

Jamais la Gaule n'avait entendu de pareils accents. Fortunat est nicéen, il veut chanter la gloire de la Sainte Vierge, sa place éminente dans le cortège des saints. Pour montrer sa puissance, il privilégie les descriptions brillantes, où on la voit dans une lumière de gloire. Cependant, si ses hymnes sont magnifiques, elles sont encore trop abstraites. Elles ne parlent pas à l'imagination des simples.

Saint Grégoire de Tours (538-594) eut une influence déterminante. Il naquit et vécut dans la vallée de la Loire en plein cœur du pays franc. Évêque, il écrivit pour ses fidèles, en un langage simple, des petits récits alertes, en vue de susciter la dévotion. Dans le *De gloria martyrum* et dans son *Histoire des Francs*, il raconte la mort de Marie et plusieurs de ses miracles : celui de l'enfant juif qu'elle sauva du feu, celui de l'église qu'elle aida à construire, celui des moines affamés qu'elle nourrit, et d'autres encore.

Voici l'histoire de l'enfant juif. Le fils d'un vitrier juif allait à l'école avec des enfants chrétiens. Un jour, comme on célébrait l'office dans l'église de la bienheureuse Marie, l'enfant vint avec ses petits camarades partager le Corps et le Sang du Christ. Cela fait, il rentre chez son père et lui raconte gaiement les choses. Le père furieux, le jette dans le four. La mère accourt. À ses cris, les chrétiens envahissent l'atelier, tuent le Juif et ouvrent le four. Ils trouvent l'enfant « *couché sur les charbons comme sur un duvet* ». Surpris, ils lui demandent ce qui est arrivé. « *La Femme que j'ai vue dans l'église où j'ai communié, assise sur un trône, un petit garçon sur les genoux, c'est Elle qui m'a recouvert de son manteau pour empêcher les flammes de me dévorer*. » Par là, il fut évident, conclut saint Grégoire, que la bienheureuse Marie lui était apparue. Ce miracle entraîna la conversion de beaucoup de juifs et « *tous les habitants rendirent grâce à Dieu* ».

Un tel récit ravissait les gens du Moyen Âge. La scène est concrète, le récit ami de la mémoire et la leçon, celle d'une tendre Mère attentive à ses enfants, propre à attirer les cœurs à Elle. La Vierge Marie devenait familière, et c'est ce que cherchait Grégoire de Tours. « *Les hommes ont coutume de vénérer plus tendrement les saints dont ils ont lu l'histoire* », disait-il. Amener les Francs à prier Marie, voilà tout son désir.

Saint Grégoire a voulu raconter de vrais miracles. Il rapporte ceux qui ont eu lieu en pays franc. Il interrogea aussi les pèlerins gaulois et normands, nombreux à se rendre en Terre sainte en ce temps-là, et dont certains ont acheté très probablement plusieurs reliques de la Sainte Vierge que l'on vénère encore chez nous : son voile, sa robe, sa ceinture...

Saint Grégoire s'est aussi servi du *Transitus Beatae Mariae* pour raconter à ses lecteurs un fait nouveau pour eux : **l'Assomption**. Nous y reviendrons.

Saint Grégoire voulait montrer Marie vivante, active, ingénieuse, même si le plus souvent dans ses histoires on devine sa présence sans la voir. Tantôt elle apparaît en rêve à un architecte et lui parle d'un ton ferme, précis. Tantôt elle prend, comme dans la légende des moines, l'aspect d'une femme pressée de rembourser ses dettes. Ainsi, les seigneurs francs et les gens des campagnes qu'une leçon théologique aurait sans doute rebutés, écoutent et retiennent la leçon de leur évêque : Marie est vivante, puissante, bonne, tendre, attentive à nos besoins et à nos douleurs. Elle est aussi une maîtresse de domaine surprenante, comme on le voit à Sainte-Marie de Boulogne.

ELLE VINT DE LA MER

L'an du Seigneur **633**, sous le règne du bon roi Dagobert, Elle apparut dans une modeste chapelle, au milieu des ruines de l'ancien *castrum* de **Boulogne**, pour dire aux fidèles assemblés : « *Mes amis, sachez que je suis l'avocate des pécheurs, le sentier des dévoyés, la source de la grâce, la fontaine de bonté et de la miséricorde... Je veux qu'une lumière divine descende sur vous et sur votre ville. C'est mon plaisir d'y élire ce lieu où je veux qu'on me serve et qu'on me révère.* » Langage de mère et de souveraine ! En même temps, Elle leur ordonnait de descendre au rivage, où abordait, au milieu d'un halo de lumière, une barque sans voiles ni rames, portant en ses flancs une *Image* de la Vierge Marie, ainsi qu'une bible manuscrite et des reliques.

Cette "légende des origines", brocardée à plaisir par nos modernes et modernistes, est beaucoup plus crédible qu'on ne peut penser. D'abord la statue, vénérée pendant douze siècles, hélas brûlée à la Révolution, à l'exception d'une de ses mains, a été datée dans les années 1950 : elle remonte bien « *entre le sixième et le huitième siècle* ». Comment est-elle arrivée jusqu'au port de Boulogne ? Nous savons que des échanges continuels se faisaient entre l'Orient, en particulier la Syrie, et les ports occidentaux de la Gaule et de la Bretagne (l'Angleterre) depuis sa conversion à la fin du sixième siècle, échanges d'objets de luxe, mais aussi de reliques et d'images religieuses. Que se passa-t-il ? Une tempête, un bateau en dérive, une barque momentanément délaissée avec sa marchandise ? – « *C'est un secret, qu'il semble que le Ciel s'est voulu réserver* », dit un auteur ancien, avec raison.

Stratège, la Sainte Vierge était apparue au carrefour des principales routes terrestres et voies maritimes au nord de la Gaule franque, et au cœur de toute une efflorescence de fondations monastiques (sous la houlette de saint Liévin, saint Riquier et autres disciples de saint Colomban) et de missions évangélisatrices entreprises par de grands évêques comme saint Omer et saint Éloi, avec le soutien appuyé des rois mérovingiens, car il y avait encore fort à faire pour évangéliser les campagnes.

Il y a peut-être davantage dans cette histoire de Boulogne, car les desseins de Dieu couvrent les siècles : dans ces mêmes années 630, la Palestine tombait entre les mains des Sarrasins ; à partir de 634, leurs premières batailles furent centrées sur Jérusalem en attendant de couvrir tout l'Est méditerranéen. « *Comme si Dieu*, écrivait un chanoine de Boulogne en 1680, dans le temps que ces barbares s'emparaient de la Terre sainte, *avait voulu, par un dessein tout particulier de sa Providence, que l'Image de sa Sainte Mère, chassée en quelque façon de la Palestine, trouvast son azile, justement dans une ville, qui devait un jour donner la naissance à Godefroy de Bouillon, ce grand restaurateur de son Saint Nom dans les païs du Levant.* »

Nous en reparlerons. Il nous suffit de dire ici que l'Immaculée « *vint de la mer* », pour prendre possession de ce qu'on appellera bientôt « *l'anglet le plus précieux de la Chrétienté* ».

LA GRÂCE DIFFUSE DU CULTE MARIAL

Dans sa session de 1984 à Josselin, intitulée *La France, royaume de Marie*, l'abbé de Nantes insistait sur l'influence déterminante que nos rois, *tous* sans exception, nos reines plus encore, eurent, favorisant par l'exemple le développement du culte de la Sainte Vierge dans leur royaume.

À l'est de Paris fut bâti le monastère de **Chelles** par **sainte Bathilde** (630-680). Cette ancienne captive devenue reine et régente de France, avait interdit d'introduire sur le territoire des Francs des captifs chrétiens, – « *terre de France, terre franche* » –, cela passa en proverbe. On dit que, sous son règne et

de son fait, il s'est bâti en France plus d'églises et de monastères sous le patronage de la Vierge Marie qu'en aucun temps. Celui de Chelles fut construit à l'emplacement où la reine avait vu s'élever une échelle d'or au-dessus d'un autel en l'honneur de la Vierge. **En plus de sa Nativité, on aimait en ce couvent fêter son Assomption**.

Mais ne l'oublions pas, c'est l'Église, forte de la foi et de la confiance des fidèles, qui se fit l'éducatrice de ce culte marial, tout en étant la gardienne de la dynastie « *en souvenir de Clovis* », prêchant l'obéissance au sang royal, au cours des nombreux conciles régionaux ou nationaux, dont on admire aujourd'hui la sagesse politique et l'équité.

« *L'épiscopat franc*, écrit Odette Pontal, *tout en gardant intacte la doctrine malgré les hérésies et en déférant à la discipline romaine, réussit à construire par les conciles, tant nationaux que provinciaux, une Chrétienté spécifiquement franque ou gallo-franque* » (*Histoire des conciles mérovingiens*, 1989*)*, et la fleur de cette doctrine et de cette discipline fut le recours habituel à la Vierge sainte et aux saints protecteurs.

Cela ne se serait pas fait si les évêques et les moines n'avaient pas maintenu nos souverains dans la vertu, les fidèles dans la docilité à leurs princes, et tout ce peuple dans l'espérance surnaturelle qui fait supporter les plus grandes épreuves.

Dans son excellente *Histoire de saint Léger et de l'Église des Francs au septième siècle*, le cardinal Pitra compte plus de cinq cents canonisations pour la seule Église de France et, sur ce nombre, il signale plus de deux cents évêques ! C'est dire leur valeur personnelle au sein de la mêlée. Quant aux moines et aux moniales, on remarque que c'est toujours par les monastères que la ferveur religieuse et la piété mariale ont été conservées pures ou, après les temps de décadence, réinsufflées dans le cœur des fidèles.

À **Querrien**, au centre géographique de la Bretagne, un moine irlandais, disciple de saint Colomban, séjourna au tout début du septième siècle. Il s'appelait Gal, **saint Gal**. Il ne manqua pas d'édifier un sanctuaire en l'honneur de la Mère de Dieu et d'y placer une statue qu'il sculpta.

Dix siècles après, la Sainte Vierge s'en souvenait encore, puisque, le 15 août 1652, apparaissant à une jeune bergère, sourde et muette, Elle la guérit et lui indiqua comment retrouver la statue : « *Pour preuve que le message dont je te charge vient du ciel, on découvrira à quelques pas de la fontaine Saint-Gal, en l'endroit que l'on nomme la Mare, une "image" qui fut honorée en ce pays. C'est en ce lieu même qu'on me bâtira une église. Va et fais creuser le sol à la place indiquée.* » On y retrouva la statue. L'apparition fut reconnue par l'Église, et le sanctuaire, élevé en l'honneur de **Notre-Dame de Toute Aide**, existe toujours. Une invention équivalente s'était passée quelque temps auparavant à Sainte-Anne d'Auray.

LE CULTE MARIAL SOUS CHARLEMAGNE

Après la décadence des Mérovingiens, les Carolingiens prirent la place et l'on commença à parler des *Gesta Dei per Francos*. Cela s'est fait avec le secours de **saint Michel** qui apparut en 708 à **saint Aubert**, évêque d'Avranches, pour lui demander d'élever un sanctuaire en son honneur au sommet du mont Tombe, notre **Mont-Saint-Michel**. Charlemagne fixera la fête officielle de l'Archange au 29 septembre, le faisant représenter sur ses étendards avec l'inscription : *Saint Michel, patron et prince de l'Empire des Gaules*.

En 711, les Sarrasins passent le détroit de Gibraltar, deviennent maîtres de l'Espagne et foncent sur la Loire. Ils sont arrêtés à Poitiers en 733 par Charles Martel. Ils ne sont pas pour autant chassés de France. Comme les Mérovingiens ne font rien pour libérer le royaume, saint Boniface, encouragé par le pape Zacharie, oint le fils de Charles Martel, Pépin le Bref. C'est la première fois dans l'histoire du royaume franc que l'onction royale est mentionnée.

Et il est sacré une seconde fois avec ses deux fils, Carloman et Charles, notre futur Charlemagne, en 754 à Saint-Denis, par le pape Étienne II qui vient en Gaule supplier le roi des Francs de prendre en main « *la cause de saint Pierre* » et de protéger Rome de l'invasion des Lombards.

Pépin le Bref va en Italie en 756 et fait don au Pape des territoires conquis, pour que « *le Pape, juge de tous, ne soit le sujet de personne* ». Telle est l'origine des États pontificaux, créés par un fils de France. De ce jour, le roi des Francs, « *vainqueur par la Providence de Dieu* », fut appelé *le Roi Très Chrétien*. Clovis avait lié la monarchie à l'épiscopat gallo-romain, Pépin la lia à la Papauté, sous le regard de Marie. Pépin fit frapper ses deniers de l'inscription *Sancta Maria* ou *Maria Virgo*.

Charlemagne, qui devint roi des Francs en 768, fut sacré empereur à la Noël 800 à Rome par le pape Léon III. Son règne fut marqué par l'heureuse concertation des deux pouvoirs, spirituel et temporel, qui provoqua un accroissement prodigieux de la Chrétienté. On raconte qu'au retour, l'empereur se rendit en pèlerinage au Puy pour déposer sa couronne impériale aux pieds de Notre-Dame. Il portait toujours sur lui l'image de la Sainte Vierge attachée au cou.

Le culte marial se maintint durant le septième et le début du huitième siècle, mais sous Charlemagne il prit en Gaule une vigueur nouvelle.

En 637, Jérusalem tombait aux mains des Arabes et, dans le même temps, Constantinople était la proie des iconoclastes et des Arabes, l'Italie celle

des Lombards, et l'Espagne celle des Sarrasins. Ces malheurs firent que les Francs n'allèrent plus sur les Lieux saints ni dans les pays étrangers et que l'on se coupa d'eux. Or, dans ces pays, malgré les obstacles, le culte à la Vierge Marie se développa.

Constantinople, plusieurs fois libérée par la Sainte Vierge, rendit hommage à sa protectrice notamment en développant son **culte liturgique**. Au huitième siècle, on fêtait en Orient la Conception de la Mère de Dieu, sa Naissance, l'Annonciation, la Nativité de Jésus, la Présentation de Jésus au Temple et la Dormition de la Vierge.

Au septième siècle, plusieurs papes d'origine grecque furent élus qui introduisirent à Rome quatre de ces fêtes mariales : la Nativité de Marie, l'Annonciation, la Présentation et l'Assomption. Ils multiplièrent aussi les églises et la réalisation de mosaïques en l'honneur de la Sainte Vierge. Cette dévotion passa en Espagne par saint Isidore et son disciple saint Hildefonse († 669).

En montant sur le trône, le premier soin de Charlemagne fut de rentrer en relation avec l'Espagne chrétienne qu'il protégea des musulmans, et avec Rome qu'il affermit contre les Lombards. En matière de rite, ce qu'il vit le décida à rétablir l'ordre dans la liturgie des Gaules. Chaque évêque célébrait à sa façon les solennités qui lui plaisaient. Le rite gallican ne comportait qu'une fête de la Sainte Vierge, le 18 janvier, célébrée en lien avec la Nativité. Charlemagne rapporta de Rome le sacramentaire grégorien, c'est-à-dire le livre des offices de saint Grégoire le Grand, enrichi des fêtes de la Nativité de la Sainte Vierge, de l'Annonciation, de sa Purification et de son Assomption. Et il en imposa l'usage au clergé : « *Nous décrétons que la fête de sainte Marie doit être célébrée quatre fois l'an.* » Se heurtant à la mauvaise volonté des évêques francs, il dut lutter jusqu'à la fin de son règne pour se faire obéir.

ALCUIN

Saint Alcuin (735-804), « *l'homme le plus savant de son temps* » disait-on, était anglo-saxon, disciple d'un disciple de saint Bède le Vénérable (672-735), lui-même anglo-saxon. Ce dernier, grand dévot de la Vierge Marie, avait adopté des fêtes liturgiques mariales chez lui en Angleterre.

Charlemagne s'attacha Alcuin qui devint professeur de la cour. Initiant ce qu'on appelle la *Renaissance carolingienne*, de grands centres intellectuels s'organisèrent, sous son influence, autour des monastères et des cathédrales, notamment à l'abbaye de Ferrières où Alcuin était abbé. Il introduisit les méthodes d'enseignement anglo-saxonnes dans les écoles franques. Il systématisa le *quadrivium*, l'ensemble des quatre sciences mathématiques qu'étaient l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie, et qui auront une postérité importante dans l'enseignement médiéval, aux côtés du *trivium* déjà dispensé, réunissant la grammaire, la rhétorique et la dialectique.

Grand défenseur de la foi, il combattit les idées nestoriennes et justifia ses positions en défendant avec force et douceur la Maternité divine de Marie.

Sa dévotion à la Vierge Marie alliait l'idée qu'elle est puissante car Elle est Mère *de Dieu*, déjà soulignée par Grégoire de Tours, à celle qu'elle est une créature, sur laquelle insistait saint Bède. Il montrait ainsi qu'Elle est vraiment mère, que sa maternité nous la rend proche et facile à atteindre, mais qu'Elle est aussi « *Dame* », « *Reine* », « *Souveraine* » et « *Impératrice* », car elle a mis au monde un « *roi, empereur, Seigneur* ». Les hommes doivent être aux pieds de cette créature privilégiée comme les « *serfs* » et les « *serviteurs* » devant leur maîtresse.

Selon lui, cette maternité valut à la Vierge Marie la plus haute des grâces : **Elle est montée au Ciel, corps et âme**. Alcuin fait de **l'Assomption**, très discutée à cette époque, l'une des pièces maîtresses de sa pensée. Et comme Marie est une créature assise auprès de Dieu, Elle écoute les hommes et transmet leurs prières. Ainsi, il convient aussi de la nommer « *interventrix* », celle qui se met au milieu, ou encore « *adjutrix* » ou « *auxiliatrix* », celle qui aide.

C'est à cette époque qu'un clerc de la cour, bien inspiré, composa l'*Ave maris stella*, et que la chapelle de la cour d'Aix-la-Chapelle fut dédiée à la Vierge Marie.

Ainsi, Charlemagne, tout en étendant la Chrétienté, fut un acteur de la diffusion de la piété envers la Vierge Marie dans le royaume, si bien qu'on peut dire que les ***Gesta Dei per Francos*** s'accomplirent ***per Mariam*** grâce à la dévotion et à l'action de ce roi.

Alcuin eut des centaines de disciples plus ou moins directs qui s'en allèrent diriger les grands monastères d'Europe : Candidius et Raban Maur, ami d'Hincmar, à Fulda, Walafried Strabo à Reichensu, Servat Loup à Ferrières en Gaule, Fredegise à Tours. Il y eut encore Ramtramne et Paschase Radbert à l'abbaye de Corbie, Milon à Saint-Amand. Il y eut aussi plusieurs Écossais comme Sédulius Scot, Jean Scot à la cour de Charles le Chauve, et Lyon Monachus. Ces moines suivirent dans ses grandes lignes l'enseignement d'Alcuin et répandirent partout l'amour de la Vierge Marie.

HINCMAR ET LA RELIGION ROYALE

Tant que régna Charlemagne, tout alla bien dans l'Empire, et même sous le règne de son fils, Louis le Pieux, mais pour la succession de ce dernier, les choses allèrent de mal en pis. L'Empire fut partagé en trois au Traité de Verdun (843).

La continuité et la légitimité du pouvoir auraient dû être assurées par le sacre, conféré par l'Église à un seul héritier. Mais donné à tous les fils, il contribua à rendre les crises et les guerres dynastiques insolubles.

Alors intervint **Hincmar**. Cet ancien moine avait été disciple de **Hilduin**, père-abbé de l'abbaye royale de Saint-Denis, et lui-même disciple d'Alcuin. Entré au service de Louis le Pieux, puis de Charles le Chauve, il devint archevêque de Reims en 845, jusqu'à sa mort en 882. Grand dévot de la Sainte Vierge, il s'empressa de terminer la restauration de sa cathédrale Notre-Dame, de couvrir d'or son autel et de lui faire de nombreux autres dons. Cela plut à la Sainte Vierge qui le montra par de nombreux miracles accordés dans son église et attestés par Frodoard.

Canoniste hors pair, « *l'un des plus puissants génies politiques de notre histoire* », écrit notre Père, « *il comprit de quel mal endémique souffrait l'institution royale* ». Il expliqua que le sacre royal, en France, tirait sa force et sa légitimité de ce qui s'est passé d'abord et une fois pour toutes à Reims lors du baptême de Clovis. Ce jour-là, le roi franc avait reçu l'onction royale en même temps que le baptême, non seulement pour lui, mais pour tous ses successeurs, à jamais. De là, et de nul autre acte, de nulle autre autorité, vient aux rois de France leur pouvoir. Le privilège de sacrer le roi appartient donc à l'archevêque de Reims.

Et lors du sacre de Charles le Chauve à Metz en 869 (comme roi de Lorraine), Hincmar rappela avec éclat et sans susciter de contradiction, que Clovis avait été oint et sacré roi « *avec un chrême* ***pris du ciel****, dont nous avons encore* ». L'œuvre d'Hincmar fut capitale pour définir ce qu'était notre **Religion royale**, notre Alliance avec Jésus et Marie, et elle reçut le sceau du Ciel six siècles plus tard avec sainte Jeanne d'Arc.

SOUS LE VOILE DE LA VIERGE

Fragilisé par ses luttes intestines du neuvième et du dixième siècle, l'Empire carolingien devait pourtant se défendre contre les Vikings, les Sarrasins et bientôt les Magyars à l'Est. La Vierge se révéla alors le rempart et le salut des cités. Son image se dressa bientôt sur tous les bastions menacés de la Chrétienté.

En 760, il y avait eu en Provence, l'apparition de la Vierge, armée d'un glaive venant au secours des habitants de Cabasse attaqués par les Sarrasins. C'était un lundi de Pâques. Tous les ans, il y a encore un pèlerinage d'action de grâces au sanctuaire de **Notre-Dame-du-Glaive**.

La protection de la Sainte Vierge se fit de nouveau sentir en 885 à **Paris**. Frère Bruno a raconté dans son introduction comment les Normands assiégèrent la ville, et comment ils furent repoussés par l'évêque Gozlin, son neveu l'abbé de Saint-Germain-des-Prés et le comte Eudes, ancêtre de nos Capétiens, grâce à une statue de la Vierge qu'ils firent processionner autour des remparts pendant la bataille. Quelque temps plus tard, l'évêque, s'étant porté sur les remparts, invoqua la Mère de Dieu, prit un javelot et transperça le chef normand Siegfried.

Une autre fois, ce fut à Orléans en 897, et qui fut l'origine du célèbre sanctuaire de **Notre-Dame des Miracles**. Dans un bourg proche de la ville était vénérée une Vierge noire venue de Syrie, qui fut placée au-dessus de la porte du bourg. Un des défenseurs s'étant réfugié derrière elle, un assaillant lui tira de biais une flèche et, miracle ! on vit la Vierge étendre le genou, recevoir la flèche et protéger ainsi celui qui avait mis en Elle sa confiance. Les Normands, saisis par ce prodige, refluèrent.

Et puis surtout, à **Chartres**, plusieurs miracles se produisirent. En juin 858, avant l'arrivée de la relique du voile de la Sainte Vierge ! les Vikings avaient mis à sac la ville, massacrant l'évêque et ses clercs et jetant leurs corps dans le puits de la cathédrale. Trois ans plus tard, en 861, ils furent arrêtés, alors qu'ils remontaient le cours de la Seine, entre Jeufosse et Limetz, grâce au secours inespéré d'un allié de revers, un certain Wiesland venu lui aussi de la mer, d'où le nom du sanctuaire, **Notre-Dame de la Mer**, qui domine encore aujourd'hui les coteaux bordant le fleuve.

En 876, l'empereur Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne, qui nourrissait une grande dévotion à la Vierge Marie, offrit à la cathédrale de Chartres la précieuse relique du **Voile de la Sainte Vierge**, offerte à son grand-père par l'impératrice Irène de Constantinople et conservée à Aix-la-Chapelle. Une expertise effectuée en 1927 a démontré la haute antiquité de cette relique.

Elle prouva rapidement sa *virtus*, ou puissance d'intercession. Au printemps de l'année 911, quittant les régions de la basse Seine où ils s'étaient établis, les *Northmen*, sous la conduite de leur chef Rollon, vinrent mettre le siège devant Chartres. Comptant sur le secours divin, l'évêque Gantelme s'allia avec Richard, duc de Bourgogne, Ebles, comte de Poitiers, Robert, duc de France. Ensemble, sous les murs de Chartres, ils attaquèrent aussitôt les assaillants. Pendant la bataille, l'évêque fit exposer aux regards des combattants le Voile de la Vierge. Ce que voyant, le courage des chrétiens redoubla, tandis que les ennemis étaient frappés de terreur. Une sortie des assiégés accompagnés de leur évêque revêtu des ornements pontificaux et portant la relique, acheva la déroute des Normands. L'année n'était pas terminée que la paix était signée entre eux et l'empereur Charles le Simple.

L'année suivante, Rollon et ses guerriers recevaient le baptême dans la cathédrale Sainte-Marie de Rouen, renouvelant le geste de Clovis.

Le premier acte de foi de Rollon fut de rebâtir cette cathédrale avec la plus grande magnificence, de faire à Notre-Dame de Bayeux de larges concessions de terres, de doter richement Notre-Dame d'Évreux, et jusqu'à sa mort il ne cessa de témoigner ainsi sa piété envers *Madame Sainte Marie*.

Par tous ces miracles, la Sainte Vierge ne cherchait pas seulement à montrer sa puissance pour le salut des individus, mais à sauver la Chrétienté. C'est pour sauver la Chrétienté du barbare et du pillard, mais surtout du païen et de l'hérétique, que la Sainte Vierge intervenait.

Disons encore que Chartres connut plus tard un évêque remarquable du nom de **Fulbert**. Ami du roi Robert le Pieux, le fils d'Hugues Capet, il prêchait admirablement sur la Vierge Marie : « *Son éloquence rapprochait ses auditeurs de la Vierge et la rapprochait d'eux. On eût dit qu'il ne l'exaltait que pour l'humaniser davantage, pour la rendre plus secourable, pour rendre sa protection plus immédiate et plus voisine*. »

Il eut l'idée de faire passer le symbolisme des lys du Christ à sa Mère, et c'est ainsi qu'au douzième siècle les fleurs de lys devinrent l'emblème de la monarchie française, à cause de la dévotion de nos rois pour Notre-Dame. Mais de cela, et de la merveille de Chartres dont Fulbert posa les fondements, un prochain article traitera.

SOUVERAINETÉ ET ASSOMPTION DE MARIE

Dans ces temps d'épreuves et de décadence, les monastères furent encore des refuges de la civilisation... et de *la dévotion mariale*, et dans leur culte à la Mère de Dieu on trouve des intuitions remarquables.

La croyance explicite en la **Souveraineté de Marie** est probablement celle qui caractérise le plus cette période carolingienne, explique le Père Henri Barré, spiritain, dans son ouvrage *La royauté de Marie pendant les neuf premiers siècles* (1939). Au septième siècle, les papes avaient déjà consacré l'usage commun décernant à la Vierge Marie les titres de *Notre-Dame* et de *Souveraine*. La Vierge Marie était d'ailleurs surtout regardée comme la Reine, plus que comme la Mère. Il ne s'agissait pas seulement d'attribuer à la Sainte Vierge un titre de gloire, mais bien de lui reconnaître le privilège d'une **Royauté réelle universelle**. On disait qu'Elle a domination sur toutes choses, qu'Elle est maîtresse, qu'Elle règne sur toutes les créatures : les anges, les hommes, les animaux, et sur les événements.

On précisait qu'Elle n'agit toujours que *par son Fils,* qu'Elle est cause de notre salut *parce qu'elle nous donne le Christ*, qu'Elle est médiatrice *auprès du médiateur*. Mais en même temps, on admettait qu'Elle est presque à égalité avec son Fils. On comprenait que les interventions de la Sainte Vierge auprès du Roi sont à un certain point *impératives*, qu'elles s'imposent à Jésus, car la Vierge Marie est dûment accréditée pour plaider en notre faveur et nous obtenir toute grâce. Mieux que cela, on avait compris que Jésus avait accordé ce privilège royal à sa Mère, parce que cela était voulu *par la convenance*, comme le précisaient saint Jean Damascène, Ambroise Autpert et Paschase Radbert. Pour eux, l'intimité étroite établie entre Jésus et Marie par la divine maternité ne leur paraît pas pouvoir être rompue dans le ciel. Tous deux sont à jamais et en toutes choses, « ***associés d'amour*** », selon les termes incomparables d'Ambroise Autpert. Jésus et Marie ont tellement été unis par la divine maternité, qu'il est impensable qu'Ils ne règnent pas ensemble, *en associés d'amour*, sur le Ciel et sur la terre.

Un autre privilège de la Sainte Vierge fut extrêmement débattu, celui de **l'Assomption**. En Occident, l'histoire de ce privilège commence avec l'introduction de la fête du 15 août dans l'Église romaine par le pape **saint Serge Ier** (687-701). De Rome, elle se répandit dans tout l'Occident. Lorsque cette fête fut imposée en Gaule par Charlemagne, elle souleva des réticences. Beaucoup la mettaient en doute, parce qu'on ne lui trouvait aucun fondement dans l'Écriture, et que seul un apocryphe, le *Transitus*, en traitait. Aussi deux partis se cristallisèrent au dixième siècle.

Le premier, représenté par le pseudo-Jérôme, en réalité **Paschase Radbert** (865), ne niait pas positivement la résurrection corporelle de Marie, mais la mettait en doute.

Le second, défendu par un **pseudo-Augustin** anonyme, s'appuyait, non sur le *Transitus*, mais faisait remarquer qu'il est des vérités sur lesquelles l'Écriture se tait et sur lesquelles la raison, éclairée par la foi, peut avoir son mot à dire. Et par des considérations très fines tirées de la maternité divine et des autres privilèges de la Sainte Vierge, il montrait que le corps virginal de Marie ne pouvait pas avoir subi la mort.

Malheureusement, la démonstration de Paschase l'emporta et inspira les martyrologes et certains textes liturgiques. On en lisait des extraits notamment dans le royaume aux leçons de l'office de l'Assomption, et Rome fera de même. Il fallut attendre saint Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure au treizième siècle pour renverser la tendance et imposer dans l'Église l'idée que la Vierge Marie est montée au ciel en son corps et son âme.

DANS LE RAYONNEMENT DE CLUNY

Pendant ce dixième siècle qui, par certains aspects de décadence et d'anarchie passe pour « *le plus atroce de notre histoire* » (Bainville), les écoles monastiques déclinèrent, le clergé retomba dans l'ignorance, parfois dans la corruption. Cependant, se préparait le printemps d'une Chrétienté toute mariale. Deux éléments contribuèrent au développement de cette piété.

En 910, fut fondé le monastère de Cluny. Notre Père raconte dans ses *Mémoires et Récits* comment le cours reçu au Séminaire en 1945 sur ce sujet lui fut une révélation : « *À partir de 910, l'Histoire me parle, elle me concerne et m'appelle, elle m'éclaire et m'aide.* » (t. II, p. 189) Nous savons comment Guillaume d'Aquitaine, comte de Mâcon, eut l'idée neuve de faire hommage du monastère qu'il voulait fonder avec Bernon en don perpétuel au Saint-Siège, le soustrayant ainsi aux convoitises des seigneurs et des évêques. Dès lors, le monachisme clunisien prit une part importante dans le développement de la piété mariale. Dans ce milieu, la dévotion se manifesta d'abord par des pratiques telles que les processions et les stations devant l'image de Notre-Dame, plutôt que par des productions littéraires.

Notre Père se souvient de l'empreinte inoubliable que lui fit cette suite incomparable d'« *abbés de légende, Odon, Mayeul, Odilon* », qui tous professaient une merveilleuse dévotion pour la Vierge. Odon († 942) priait Marie comme « *la mère de miséricorde* » et aimait peupler ses prieurés d'enfants auxquels ses moines apprenaient le chant et l'amour de Marie. De saint Odilon, on a retenu cette prière : « *Pieuse Mère du Sauveur, à partir de ce jour et pour la vie, possède-moi tout entier.* » C'est le même qui appela pour la première fois la Vierge Marie du beau nom de « *Notre-Dame, Domina nostra* ».

L'Ordre de Cluny connut une expansion immense dans toute l'Europe chrétienne, contribuant à répandre partout le culte de la Sainte Vierge. Grâce à ces moines, les églises qui étaient dédiées à la Vierge furent désormais les plus nombreuses de la Chrétienté. La messe chantée en son honneur le samedi fut de plus en plus fréquente. Un clunisien répétait souvent cette exhortation qui dit tout de leur esprit : « *Aimez celle que vous honorez, honorez celle que vous aimez.* »

D'AUTRES SANCTUAIRES MARIALS

En ce même siècle, **un grand nombre d'églises abbatiales et de monastères furent mis sous le patronage de la Mère de Dieu**. Elles devinrent des centres de pèlerinage très fréquentés. Les moines furent souvent à l'origine de cette forme de piété mariale. Jusqu'alors, on allait surtout vénérer dans les monastères les dépouilles des saints moines qui y avaient vécu, mais comme les monastères, se multipliant, ne pouvaient pas posséder tous des corps de saints, cela avait amené les moines à attirer les foules aux pieds de la Sainte Vierge en dressant son image ou sa statue, et à y organiser un culte, comme celui qu'on rendait aux reliques.

Les évêques firent de même. En 946, Étienne II, évêque de Clermont, consacra à la Vierge Marie la cathédrale qu'il avait fait construire et pour laquelle il chargea le clerc Aleaume, architecte et orfèvre, d'un travail exceptionnel. Ayant fait mettre les reliques des saints dans des châsses, il voulut pour celles de la Vierge quelque chose de plus beau et commanda « *de faire une image de Notre-Dame assise sur une chaire ornée d'or et de pierreries avec son Fils sur ses genoux. Dans cette image il fit déposer avec vénération les reliques de la Vierge* ». On s'accorde à voir en la **Vierge de Clermont** la première "Majesté", qui sera imitée dans tout le pays d'Auvergne, du Rouergue et du Toulousain.

Mais celle du **Puy-en-Velay** était-elle sans doute antérieure. À la même époque, un évêque du Puy du nom de Gotescalc, encouragé par saint Mayeul, abbé de Cluny, ranima la piété mariale dans son diocèse, et entreprit un pèlerinage à pied jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il rapporta de son périlleux voyage une copie de l'ouvrage de saint Ildefonse sur la Virginité perpétuelle de Marie, et consacra, en l'honneur de saint Michel, la chapelle édifiée au sommet du rocher d'Aiguille.

En Lorraine, saint Gérard, évêque de Toul, si dévot à Marie, ne fut pas le fondateur du **sanctuaire de Sion** puisque celui-ci remonte sans doute aux premiers temps de l'évangélisation, mais l'organisa et lui donna une nouvelle impulsion en le confiant à un collège de chanoines de sa ville épiscopale. Grâce à la famille de Vaudémont, ce sanctuaire rayonna ensuite sur tout l'est de la France.

Ainsi, au dixième siècle, il y avait certes bien du malheur, de la guerre et de la corruption, mais il y avait aussi par tout le royaume des centaines de moines et de moniales, des évêques, des prêtres et des fidèles, qui entouraient de leur pieux respect Sainte Marie Mère de Dieu et qui imploraient à ses pieds la délivrance. Celle-ci ne pouvait venir que du Ciel, et elle vint par le sacre d'un nouveau fils de France, Hugues Capet, en 987.

Alors que rien ne le laissait présager, le Royaume des Francs connaîtra alors une période éclatante de vitalité mystique. Mais rien n'aurait été possible, si les fondements politiques et religieux n'avaient été posés par les Mérovingiens et les Carolingiens, guidés par la grâce du sacre et par Sainte Marie, vraie Souveraine du royaume.

frère Michel de l'Immaculée Triomphante et du Divin Cœur.

UNE ENCYCLIQUE SANS DESTINATAIRE

LA LETTRE ENCYCLIQUE *DILEXIT NOS*

DU SAINT-PÈRE FRANÇOIS

SUR L'AMOUR HUMAIN ET DIVIN DU CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

AVEC cette encyclique, le pape François entend remettre au centre des préoccupations des catholiques, sinon de tout un chacun, la dévotion au Sacré-Cœur, qu'il veut expliquer dans ce long texte. Intention certainement louable. Mais, menée par l'Esprit qui a prévalu au concile Vatican II, que devient alors la dévotion au Sacré-Cœur ? Un quiétisme tranquille, anesthésiant, que le Pape voudrait utiliser à l'instauration de la « *civilisation de l'amour* » selon le pape Paul VI, civilisation où le monde est au cœur des préoccupations de l'homme, qui en est le centre. Il suffirait donc d'avoir du cœur, d'aimer, et tout irait mieux dans notre monde, car ce qui manque aujourd'hui, c'est l'amour. Vraiment ? Et pourquoi donc ?

Dans les trois premières parties de ce long texte que nous avons étudiées ces deux derniers mois (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* nos 260 et 261, novembre et décembre 2024), il n'y a point de mention du péché originel, point de sacrifice rédempteur non plus, point de jugement éternel, encore moins de condamnation, point d'enfer et de diable révolté contre Dieu, ni d'ailleurs de ciel. Voilà qui pourrait au moins expliquer que tout aille si mal partout ! Point d'Église où la hiérarchie dépendante du Christ enseigne dans la docilité au Saint-Esprit, procédant du Père et du Fils.

Pour le Pape, il faut d'abord un recentrement du cœur de chacun sur soi-même, pour que chacun se découvre lui-même à lui-même et se grandisse. Alors, une certaine attention à "l'autre" lui sera un révélateur pour lui-même de ce qu'il est. Le Pape, qui excelle à mettre en scène l'Évangile, illustre son propos par l'évocation d'un Jésus très attentif, bon et compatissant à toute misère humaine, pour la soulager. Mais c'est en mettant de côté toute controverse du même Jésus, si terrible avec les pharisiens, les scribes, les sadducéens. C'est pourtant dans l'Évangile aussi !

Les manques dans la théologie du pape François sont considérables, et découlent logiquement de la religion conciliaire occupée de construction du monde et du "culte de l'homme". C'est à ce titre que cette encyclique sans destinataire, nous concerne tout particulièrement, nous les Petits frères du Sacré-Cœur, fils de l'abbé de Nantes, le seul théologien du vingtième siècle à s'être publiquement et constamment opposé aux nouveautés pernicieuses de Vatican II, et ce dès avant la clôture du Concile, annonçant le désastre à venir, et qui ne peut plus être dissimulé aujourd'hui. Car, à l'école de notre Père fondateur, nous sommes à même de comprendre, réfuter, mais aussi largement compléter et finalement profiter même de cette encyclique où le Pape, parvenu au soir de sa vie, nous livre ce qu'est sa religion.

Ainsi de la troisième partie de *DILEXIT NOS*, où la théologie "totale" de notre Père fait merveille, car elle correspond si bien au souci du Pape de proposer une théologie du Sacré-Cœur, cependant en le dépassant largement par des richesses de compréhension de ce qu'est la vie trinitaire, toute de circumincessante charité.

Lorsque le pape François évoque les interventions de ses prédécesseurs au sujet du Sacré-Cœur, il en ressort rapidement que le vrai problème est celui des "révélations privées". Dieu a-t-il le droit de parler à son Église, de faire des demandes à la hiérarchie, de s'occuper de nos affaires humaines, par l'intermédiaire de bergères ou de religieuses ? Notre Père a magnifiquement résolu la question en montrant que si la hiérarchie a le devoir de juger de la véracité et authenticité des faits surnaturels, elle a d'autant plus le devoir de s'exécuter lorsque le Ciel demande, commande même ! (cf. *LA VRAIE QUESTION : LES RÉVÉLATIONS PRIVÉES*, *Excursus in IL EST RESSUSCITÉ* nº 261, décembre 2024).

Le pape François, quant à lui, termine la troisième partie de son encyclique par une profession de quiétisme sous les prétextes conjugués du rejet d'un prétendu jansénisme moderne et de l'avènement du temps de la Miséricorde de la doctrine faustinienne. « *Aucune autre parole n'est nécessaire* » que : « *J'ai confiance en Toi.* » (nº 90)

L'encyclique aurait pu s'arrêter là, dans une indifférence à tout finalement. Mais nous ne sommes qu'au tiers de l'encyclique, et le Pape introduit sa quatrième partie, en annonçant qu'il va traiter d'« *expérience spirituelle personnelle* » et d'« *engagement communautaire et missionnaire* » (nº 91).

IV. L'AMOUR QUI DONNE À BOIRE

(Nos 92 à 163)

Le pape François a voulu donner à cette quatrième partie plus historique une grande importance, et c'est ce qui fait l'originalité de cette encyclique.

En partant des origines bibliques, le Pape montre une progression dans la compréhension du dessein d'amour de Dieu et veut en nourrir ses lecteurs. Profitons-en à notre tour, d'autant que la plupart des saints abordés et parfois longuement cités par le Pape sont ceux mêmes auxquels notre Père n'a cessé de se référer. Et qu'il a étudiés dans ce qu'il a appelé *l'orthodromie divine*, c'est-à-dire la direction que Dieu imprime à l'histoire dans son éternel présent, même si, ici-bas, nous n'apercevons que l'apparent chaos des événements. La perspective du Saint-Père est-elle identique à celle de notre Père ? C'est toute la question.

« 92. *Revenons aux Saintes Écritures, les textes inspirés qui sont le lieu principal où nous trouvons la Révélation.* »

Principal ? Y a-t-il donc d'autres lieux "secondaires" où l'on trouve la Révélation ? Le Pape complète aussitôt : « *En elles et dans la Tradition vivante de l'Église, se découvre ce que le Seigneur lui-même a voulu nous dire tout au long de l'histoire.* » Aïe ! ces deux petites phrases anodines sont le condensé de toute l'hérésie de *Dei Verbum*, constitution du concile Vatican II sur les sources de la foi. Et c'est maintenant entré comme naturellement dans la pensée de l'Église : «*À la lecture des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, nous recueillerons quelques-uns des effets* [sic !] *de cette Parole au cours du long cheminement spirituel du Peuple de Dieu.*» (nº 92)

Que s'est-il passé ? « Un premier schéma, intitulé *De fontibus revelationis*, élaboré par la Commission théologique du cardinal Ottaviani en parfaite conformité avec la doctrine traditionnelle de l'Église sur les "deux sources" de la Révélation que sont l'Écriture et la Tradition, fut écarté en novembre 1962 à la suite d'une opposition violente des réformistes, conduits par le cardinal Liénart. "Ce schéma ne me plaît pas, déclarait péremptoirement l'archevêque de Lille, dès l'ouverture des débats, le 14 novembre. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu deux sources de la Révélation, il n'y en a qu'une seule, la Parole de Dieu, la Bonne Nouvelle annoncée par les prophètes et révélée par le Christ. La Parole de Dieu est l'unique source de la Révélation. Ce schéma n'est qu'un traité froid et scolastique, alors que la Révélation est un don suprême de Dieu, de ce Dieu qui s'adresse directement à nous [sic !]. Nous ferions mieux de penser un peu plus comme nos frères séparés qui ont tant d'amour et de vénération pour la Parole de Dieu." » (*Lettre à mes amis* nº 186, 15 octobre 1964, *Préparer Vatican III*, p. 40)

Pour donner à comprendre l'enjeu de ce débat sur "les sources" de la Révélation, l'abbé de Nantes compare la Vérité divine contenue dans notre Credo à « une eau vive dont Jésus-Christ est la source historique terrestre et le Collège apostolique le bassin d'accumulation. La tradition ecclésiastique, par son culte, ses dogmes, sa discipline, la véhicule et en est à travers les siècles le canal, unique et continu. Enfin l'organe de distribution, c'est l'Église enseignante, c'est le Magistère infaillible, auquel nous autres ne demandons rien autre chose que l'eau de Source, et non pas l'eau fétide ou sucrée de leurs puits ni le vin de leurs tonneaux. » (*ibid.*, p. 43)

« Ainsi nous avons accès par l'Église à la Tradition apostolique où nous entendons et lisons la Parole de Dieu, sans autre voile que celui de la foi. L'œuvre de l'Église elle-même a consisté en une "tradition" continue et fidèle de cette Révélation première aux générations successives [...]. C'est l'Esprit-Saint qui garantit ce travail zélé et attentif des serviteurs de la Parole de Dieu. De l'Église et de Jésus-Christ, de la Tradition ecclésiastique et de la Révélation il ne faut faire difficulté, c'est tout un. » (*ibid.*, p. 44)

« L'enseignement de l'Église, c'est la foi, et la foi c'est la *tradition* par l'Église de la Parole de Dieu reçue de Jésus-Christ et enseignée d'abord par les Apôtres. C'est net. » (*ibid.*, p. 45)

Au Concile, le réformisme eut gain de cause par ruse. La Tradition de l'Église fut rejetée au profit de l'Écriture. Non pas seule, et c'est ici l'astuce diabolique, mais adjuvée du concept semi-moderniste inventé par Maurice Blondel de « *Tradition vivante* » pour échapper aux condamnations de saint Pie X. Notre Père continue sa parabole en mettant en scène la pensée du réformisme conciliaire :

« Nous voilà donc bien séparés de la Source, du fait de cette douteuse et malencontreuse canalisation ecclésiastique ! Ne l'accablons pas cependant, changeons plutôt la représentation que nous nous en faisions, en suivant Blondel ! La Parole de Dieu, le Christ n'est plus alors une source lointaine dans un désert, mais plutôt une nappe d'eau souterraine qui imprègne et envahit les consciences et sourd invisible dans toute l'humanité. Chaque siècle doit forer ses puits et c'est toujours la même Eau vive qu'il retrouve, mais jeune, nouvelle, toujours meilleure. Plus besoin de l'eau vieillie de nos manuels, cherchons la Vérité moderne d'aujourd'hui et découvrons dans les aspirations obscures de la conscience humaine les paroles neuves de

l'éternel Mystère du Christ ! "Il nous plaît que le texte propose de la Tradition une conception vive, dynamique, en la faisant consister non seulement dans les écrits, mais encore dans le culte et dans la pratique de l'Église. Nous aimons cette affirmation selon laquelle la Tradition croît ou se développe par la contemplation intérieure, à l'exemple de la Vierge Marie", disait encore le cardinal Ritter. Cette "croissance de la Tradition" est "un approfondissement de la connaissance du mystère du salut sous l'influence permanente du Saint-Esprit".

« La conséquence immédiate, – elle est déjà signalée par saint Pie X dans *Pascendi* –, le Père Wenger la tire avec les réformistes : "La tradition vit dans tous les membres de l'Église, donc aussi chez les laïcs... Le rôle du magistère est d'interpréter cette Tradition, en sorte qu'elle présente aux yeux des fidèles le caractère d'authenticité (vous entendez bien ! seul est authentique ce qui exprime et traduit la vie profonde et mystérieuse que le Peuple de Dieu porte en soi !) qui se vérifie dans sa conformité et son harmonie avec l'Écriture." C'est tout Blondel ! C'est l'immanentisme le plus absolu. Ce qui passe de génération en génération, ce n'est pas la vérité d'une doctrine claire dont le Magistère a la garde. C'est une vie, un mystère, une conscience chrétienne, ce sont des expériences divines dont la hiérarchie n'a qu'à être le récipiendaire et le témoin, à charge pour elle de bien faire ce travail de représentation des masses divinisées, en s'aidant de l'Écriture. "Aime, et crois ce que tu veux", enseignait le Père de Lubac ; maintenant nous savons que les évêques et le Pape sont faits pour t'écouter, dire ta croyance et la transformer en "dogme" du moment ! Selon les novateurs, le Concile ne parle qu'au nom du Peuple et la fidélité à Dieu passe par cette auscultation du Mystère de ce Peuple où vit le Christ et dans lequel il se révèle ! » C'est exactement ici le propos du pape François.

Et notre Père concluait son analyse sur le moment même, en octobre 1964 : « **L'hérésie est au Concile**. » (*ibid.* p. 50-51)

SOIF DE L'AMOUR DE DIEU.

« *Dans l'allégresse, vous puiserez de l'eau aux sources du Salut.* » (Is 12,3) En latin, « *Haurietis aquas in gaudio* », c'est par ces mots que Pie XII avait commencé son encyclique sur le Sacré-Cœur, en 1956. Et c'est par cette prophétie messianique que le pape François introduit son explication biblique. La « *source* » purificatrice, vivifiante, le Pape la contemple encore sourdre du côté du Temple, selon l'oracle d'Ézéchiel, grandiose : « *Cette eau redonnera au peuple une plénitude d'existence, telle une source qui jaillira du Temple et répandra la vie et la santé sur son passage :* "Voici qu'au bord du torrent il y avait une quantité d'arbres de chaque côté [...]. Partout où passera le torrent, tout être vivant qui y fourmille vivra [...] car là où cette eau pénètre, elle assainit, et la vie se développe partout où va le torrent" *(Ez 47, 7. 9).* » (nº 93)

Puis, tout naturellement, le Pape résume en un paragraphe les prescriptions de la mishnah rabbinique pour décrire la cérémonie de la fête des Tentes : « *Une grande procession se rendait au Temple où, à la fin, on faisait sept fois le tour de l'autel, et l'eau était offerte à Dieu au milieu d'un grand vacarme.* » (nº 94) On se frotte les yeux ! Frère Bruno nous a souvent expliqué comment ces textes rabbiniques sont la compilation au troisième siècle après Jésus-Christ de traditions orales, antiques certes, mais post-chrétiennes, et même anti-christ en réalité. Cela est très bien connu, et c'est dommage qu'aucun bibliste romain ne l'ait fait remarquer au Pape. Comme aussi qu'il avait omis un détail dans son résumé : la libation d'eau devait être accompagnée d'une libation de vin, mais bien séparée. On ne peut s'empêcher de voir ici un démarquage de la messe où le prêtre, depuis les liturgies primitives de l'Église, offre le calice du vin où une goutte d'eau a été mêlée, qui deviendra le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la consécration. Notre-Seigneur qui a dit être le Temple, et qui a eu le Cœur transpercé d'où ont jailli le Sang et l'eau. Ces prescriptions de la mishnah pour la fête des Tentes, datent d'un moment où le Temple n'existe plus, et en réalité, ne représentent qu'un démarquage des sacrements de l'Église, en particulier de l'Eucharistie, pour faire accroire que les Évangiles ont copié les usages des juifs. Or, c'est tout le contraire. Mais le Pape ne s'en rend pas compte.

Il poursuit le figuratif de la source jaillie du Temple, avec la prophétie de Zacharie si émouvante : « *Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication, et ils regarderont vers moi, celui qu'ils ont transpercé [...]. En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte pour David et pour les habitants de Jérusalem, pour laver péché et souillure.* » (Za 12,10 ; 13,1) (nº 95)

Suit un paragraphe, chef-d'œuvre classique de modernisme : d'abord « *les premiers chrétiens ont vu cette promesse s'accomplir dans le côté transpercé du Christ* », ensuite « *l'Évangile de Jean* », et enfin « *l'évangéliste* » (nº 95). Remettons les choses à l'endroit : c'est d'abord Jean, fils de Zébédée, qui est présent au calvaire et qui voit le côté transpercé de Jésus, et qui l'atteste dans son Évangile, pour que tous croient !

Le pape François affirme quand même : « *La source ouverte, c'est le côté blessé de Jésus-Christ* » (nº 96). Et il enchaîne sans sourciller : « *Nous constatons que l'Évangile situe ce moment sacré précisément* "le dernier jour de la fête" *des Tentes (Jn 7, 37).* » Quel « *moment sacré* » ? Le Calvaire, le vendredi où Jésus fut cloué en croix et eut le Cœur transpercé ? Au jour de la fête des Tentes ? La formulation française est pour le moins incohérente et ambiguë... (en tout cas beaucoup plus que la version italienne). Mais c'est une bonne explicitation de tout ce qui précède, car pour un moderniste, au fond, il n'y a pas d'inconvénient à télescoper les événements : « *Jésus proclame au peuple qui célèbre la grande procession* [prescription de la mishnah, mais inconnue de l'Ancien Testament] : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive [...]. De son sein couleront des fleuves d'eau vive" (Jn 7, 37-38). *C'est pour cela que son* "heure" *devait venir, car Jésus* "n'avait pas encore été glorifié" *(Jn 7, 39). Tout s'accomplira dans la fontaine débordante de la Croix* » (nº 97).

Pour le Pape, Jésus accomplit donc la prophétie de la mishnah (IIIe siècle après Jésus-Christ). Que nous sommes loin du témoignage de saint Jean (*voir encart ci-dessous*) !

LE TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN : LE SANG ET L'EAU DU CŒUR DE JÉSUS

par frère Bruno de Jésus-Marie

31. « *Comme c'était la Préparation, les juifs, pour éviter que les corps restent sur la croix durant le sabbat – car ce sabbat était un grand jour –, demandèrent à Pilate qu'on leur brisât les jambes et qu'on les enlevât.* »

La fête a commencé par l'immolation de l'Agneau pascal en cette fin de journée du Vendredi ; chacun va retourner chez soi pour le manger en famille. Le lendemain, qui coïncide avec la fête de Pâque cette année-là, est un jour saint entre tous. Il ne faut pas que les cadavres souillent la terre sainte. Il faut enlever ça !

« *Les soldats vinrent donc et brisèrent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Venus à Jésus, quand ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais l'un des soldats, de sa lance, lui perça le côté et il sortit aussitôt du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage – son témoignage est véritable, et Celui-là sait qu'il dit vrai – pour que vous aussi vous croyiez. Car cela est arrivé afin que l'Écriture fût accomplie :* ***Pas un os ne lui sera brisé****. Et une autre Écriture dit encore :* ***Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé****.* »

Avec une solennité extraordinaire, Jean témoigne de ce qu'il a vu, et du mystère aperçu dans ce geste insolite du soldat transperçant le côté du supplicié. S'il n'avait été pénétré de respect pour cet Innocent, ce soldat lui aurait brisé les jambes comme aux autres. Or, il n'en a rien fait. Pourquoi cette exception ? Pour accomplir la prophétie qui promettait la protection de Dieu au juste persécuté :

« *Yahweh garde tous ses os, pas un ne sera brisé.* » (Ps 34, 21)

Bien plus : la Loi de Moïse prévoyait qu'on mangerait l'agneau pascal sans lui briser aucun os (Ex 12, 46), parce que cet agneau représentait Quelqu'un de sacré. Le soldat a eu, par quelle inspiration divine ? cet égard pour le véritable Agneau de Dieu (Jn 1, 29) qui venait de sacrifier sa propre vie pour le salut du monde. Une fois de plus, les juifs qui avaient demandé à Pilate qu'on brisât les jambes des condamnés, sont frustrés.

Ébloui de ce qu'il a saisi de son regard d'aigle, le disciple en appelle au témoignage du Maître : « *Celui-là sait qu'il dit vrai* », sûr de convertir quiconque apprendra ces merveilles : on ne Lui brisa pas les jambes, mais on Lui transperça le côté, d'où il sortit du Sang et de l'Eau. Deux mille ans après, nous savons nous aussi qu'il dit vrai. Nous le vérifions sur le Saint Suaire : la silhouette visible sur le Saint Drap montre des jambes intactes. Sur la poitrine, on distingue l'empreinte de la Plaie ouverte par le fer de lance, de forme ovale, un peu oblique. Une massive coulée de sang a dessiné une tache découpée par des échancrures arrondies et par des espaces clairs qui sont non pas des "manques" dans l'empreinte, mais des marques de l'« eau » jaillie du péricarde.

Tout cela est criant de vérité, comme une expertise de médecin légiste, reconstituant le geste noble, précis, du soldat achevant le condamné, geste non seulement légal, mais véritablement guidé par la main de Dieu même, et c'est par là que le témoignage de saint Jean transperce notre cœur de sa pointe lumineuse : « *afin que vous croyiez* ». Car le prophète l'avait annoncé : Jérusalem en viendrait, dans son endurcissement, à transpercer Celui qui lui serait envoyé comme Bon Pasteur. Mais, son forfait commis, saisie de repentir, elle se convertirait : tribu par tribu, famille par famille, tous tourneraient les yeux vers Celui qu'ils avaient transpercé et ils feraient un grand deuil, le retrouvant comme Sauveur :

« *Mais je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication.* ***Ils regarderont vers Celui qu'ils ont transpercé : ils se lamenteront sur lui comme on se lamente sur un fils unique*** *; ils le pleureront comme on pleure un premier-né.* » (Za 12, 10)

Après avoir annoncé que Jérusalem et tout le pays, « *clan par clan* », mèneront grand deuil sur ce mystérieux Transpercé, le prophète passe soudain des larmes versées à une source mystérieuse, comme si elles en jaillissaient :

« *En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour laver péché et souillure.* » (Za 13, 1)

Au même moment où Jérusalem verra le Messie transpercé, ce sera comme une source jaillissante qui les aspergera tous pour les purifier, les sanctifier, enlever leurs péchés, les convertir. Le moment est venu. Saint Jean a véritablement assisté à l'accomplissement de cette prophétie. Déjà coulent à flots le Sang de la Rédemption et l'Eau du Baptême fécondée par ce Précieux Sang, eau purifiante et vivifiante qui confère l'Esprit-Saint.

(*Bible, Archéologie, Histoire*, t. 3, p. 39.)

Le Pape poursuit en citant encore le livre de l'Apocalypse : « 98. *Dans le livre de l'Apocalypse, le Transpercé réapparaît :* "Chacun le verra, même ceux qui l'ont transpercé" *(Ap 1, 7).* »

Le Pape a coupé ici la citation de saint Jean, et pour cause ! Car voici la fin du verset qui plante un tout autre décor : « *et sur lui se lamenteront toutes les races de la terre. Oui, Amen !* » (Ap 1, 7) Ici, saint Jean annonce le jugement qui va venir pour le crime, car il y a bien eu un Sauveur transpercé, même s'il « *réapparaît* » (*sic !*), "***ressuscite***" serait plus exact...

Mais le Pape n'a pas parlé un seul instant de la culpabilité des juifs.

Alors, tout est irénique dans ce quiétisme sans jugement ni péché de déicide : « *La fontaine est ouverte :* "Que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie, gratuitement" (Ap 22, 17). » (nº 98) « *Gratuitement* », c'est cela qui attire le pape François, sans voir que c'est pour le Ciel, et pour ceux qui y parviendront, après le jugement (Ap 22, 14-15). Car il y aura un jugement, c'est toute la teneur du livre de l'Apocalypse de l'annoncer.

Pour le pape François, cela ne compte pas.

« 99. *Le côté transpercé est en même temps le siège de l'amour, un amour que Dieu a déclaré à son peuple avec des paroles si variées qu'il vaut la*

DIEU AU MILIEU DE NOUS

MAINTENANT, pour ce qui est de l'Enfant de cette Vierge qui enfante, que pouvons-nous dire de cet Enfant ? Cet Enfant, saint Luc est absolument d'accord avec saint Matthieu – Matthieu le dit d'une manière très brève, en disant que c'était l'Emmanuel annoncé par Isaïe (Is 7, 14) : « *Emmanuel*, Dieu avec nous. » Mais pour saint Luc, cela prend une vigueur extraordinaire : c'est Dieu au milieu de nous. Comment le signale-t-il ?

Il le signale en reprenant certains textes de l'Ancien Testament et son texte lui-même est comme établi en parallèle. Par exemple, avec le texte de Sophonie (So 3, 14-17). Je prends la chose là dans l'*Initiation théologique*, un article de notre même Laurentin. Vous allez dire que j'ai Laurentin dans la tête, mais je suis tellement content d'avoir repris ses études, que je lui ai écrit l'autre jour mon contentement pour lui montrer quand même que, par-dessus les barrières de nos oppositions sur l'actualité, il y a toujours entre nous quand même la foi catholique que nous avons apprise ensemble au séminaire, puisque j'étais avec lui à l'Institut Catholique de Paris.

Voici ce qu'écrit Sophonie :

Réjouis-toi, en grec, Χαῖρε [kaïrè], ***fille de Sion.***

Sophonie écrit cinq cents ans avant la naissance du Christ.

Réjouis-toi, fille de Sion, le roi d'Israël, Yahweh, est en toi.

En hébreu : *beqirbekh*, ce qui veut dire : "dans tes entrailles, dans ton sein". La fille de Sion dont il est question, c'est Jérusalem, pour Sophonie ; ne faisons pas de Sophonie un ultra-visionnaire. Il est en train d'expliquer que, dans les temps messianiques, Dieu reviendra en Sion, au centre de sa ville, au sein de son peuple.

« *Le roi d'Israël, Yahweh est en toi.* » Yahweh est le nom propre de Dieu, dans l'Ancien Testament.

Ne crains point, Sion, Yahweh ton Dieu est en toi [littéralement : en ton sein], en vaillant sauveur.

Sauveur : *Yéšûᶜa* en hébreu, c'est le mot même que va reprendre le nom de Jésus ; *Yéšûᶜa* en hébreu veut dire "Dieu sauve", le Sauveur, Dieu sauveur. C'est précisément le Nom de Jésus !

Je ne sais pas si vous vous rappelez ce que je viens de vous dire de Sophonie, mais quand on prend Luc (Lc 1, 28-32), que dit l'ange à la Sainte Vierge ?

Je lis Sophonie, premier mot : « *Réjouis-toi.* » L'ange dit à la Sainte Vierge : « *Réjouis-toi* », c'est le même mot : Χαῖρε [kaïrè].

« *Réjouis-toi, fille de Sion* », « *Réjouis-toi pleine de grâce* ». Ah ! c'est un peu différent, "pleine de grâce", mais la fille de Sion c'est la ville sainte, c'est Jérusalem. C'est la Sainte Vierge qui, dans le texte de saint Luc, remplace mot à mot, littéralement, Jérusalem.

« *Réjouis-toi, fille de Sion, pleine de grâce, le roi d'Israël, Yahweh, le Seigneur.* » Le mot "*Seigneur*", Κύριος [Kurios] veut dire le Nom de Dieu, dans le grec néo-testamentaire, c'est la même chose. « *Le roi d'Israël, Yahweh, est en toi* », « *le Seigneur est avec toi* ».

« *Ne crains point Sion* », « *Ne crains point Marie* ». Vous vous rendez compte du parallèle !

« *Yahweh, ton Dieu, est en toi* », « *Voici que tu concevras en ton sein* », c'est le même mot : *beqirbekh* en hébreu. « *Yahweh ton Dieu est en toi, Jérusalem.* » Luc reprend les mêmes paroles, les mettant dans la bouche de l'Ange – ou c'est la Vierge qui lui a dit que l'Ange avait parlé ainsi – et l'Ange lui dit : « *Tu concevras en ton sein et engendreras un fils.* » Qui ? Il s'agit de Dieu dans le premier texte, dans le second aussi.

« *Et ce sera ton vaillant Sauveur* », « *Dieu vient en ton sein pour être, ô Jérusalem, ton sauveur* » et « *Tu lui donneras le nom de Sauveur* ». « *Il régnera* », etc.

Vous voyez, par la comparaison de ces deux textes, le caractère extraordinairement savant de cet Évangile de saint Luc. Qu'est-ce que cet Évangile nous apprend ? Que l'Ange a révélé à la Vierge, qui était probablement fort intelligente et connaissant parfaitement les Écritures, qu'il se passait en elle ce que le prophète avait annoncé : un jour, Dieu lui-même viendrait habiter au sein de son peuple. C'était une réalisation tellement matérielle que l'habitation de Dieu au sein de son peuple serait sous la forme d'un enfant dans le sein de sa mère. Ah ! c'est prodigieux ! Voilà Dieu, Fils de Dieu, le Roi d'Israël venant dans le sein de son peuple, dans le sein de la Vierge.

(Extrait de *THÉOLOGIE MARIALE*, par *l'abbé de Nantes*, Josselin, mai 1980.)

peine de les rappeler. » Et de citer les plus beaux passages de l'Ancien Testament.

Le Pape ne présente pas leur contexte, et c'est dommage, car cela retire à ces passages de leur saveur, et surtout une dimension essentielle : l'amour de Yahweh, la miséricorde, certes « *gratuite* », vient après le châtiment pour l'infidélité, aux jours du repentir.

Le premier ensemble de citations est tiré de la deuxième partie du livre d'Isaïe, dont l'auteur, l'Inconnu de l'Exil comme l'appelait notre Père, chante l'Espérance d'Israël alors en exil à Babylone. Les juifs ont été infidèles à Yahweh qui les en a punis durement : prise de Jérusalem en 586 avant Jésus-Christ, déportation à Babylone, horrible ! Mais maintenant, après presque soixante-dix ans d'Exil, Yahweh va faire miséricorde, Yahweh console son peuple revenu à Lui dans le malheur en une terre étrangère, par la bouche de son prophète :

« *Tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix et je t'aime.* » (Is 43, 4)

« *Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oubliaient, moi, je ne t'oublierai pas. Vois, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains.* » (Is 49, 15-16)

« *Les montagnes peuvent s'écarter et les collines chanceler, mon amour ne s'écartera pas de toi, mon alliance de paix ne chancellera pas.* » (Is 54, 10)

Le Pape cite ensuite un verset du livre de Jérémie (Jr 31, 3). Chronologiquement, il est antérieur de quelques années à la prise de Jérusalem. Mais c'est le même thème qui court déjà. Le prophète Jérémie dans ce chapitre 31 s'adresse à Israël à la toute fin du septième siècle avant Jésus-Christ, la partie nord de la Palestine schismatique, envahi et malheureux depuis déjà 721 avant Jésus-Christ. Et il leur dit : dans votre malheur, vous avez perdu tous vos biens, toute votre civilisation, vous êtes comme retournés au temps de l'Exode, au désert, mais dans ce temps-là, Israël était comme une fiancée qui suivait Yahweh jusque dans le désert, une fiancée fidèle ! Eh bien, maintenant, dans ce désert, vous vous êtes refait une virginité. Vous allez vous réconcilier avec Dieu !

« Ainsi parle Yahweh : Il a trouvé grâce au désert, le peuple échappé à l'épée. Israël marche vers son repos [comme au bon vieux temps !]. ***De loin Yahweh lui est apparu : D'un amour éternel je t'ai aimée* [au féminin], *aussi t'ai-je conservé ma faveur.*** De nouveau je te bâtirai et tu seras rebâtie, vierge d'Israël. De nouveau, tu te feras belle avec tes tambourins, tu sortiras en dansant joyeusement. De nouveau tu planteras des vignes aux montagnes de Samarie. Oui, un jour viendra où les veilleurs crieront sur la montagne d'Éphraïm : "Debout ! montons à Sion, vers Yahweh, notre Dieu !" » (Jr 31, 2-6 ; le Pape n'a cité que le verset 3 mis en gras)

Un jour, Samarie sera restaurée et entrera dans la réforme de Josias. Ils ne rétabliront pas les autels à Baal et le temple schismatique de Samarie, ils monteront à Jérusalem. Nous serons tous réunis, tout le pays sera tout entier réconcilié ! « *Criez de joie* [...] "Yahweh a sauvé son peuple, le reste d'Israël !" » (Jr 31, 7) C'est beau, c'est magnifique ! (cf. frère Bruno de Jésus, *Survol de la Bible*, conférences de septembre 1977)

Enfin, le pape François cite le cri d'exultation messianique du prophète Sophonie : « *Ton Dieu est au milieu de toi, héros sauveur ! Il exultera pour toi de joie, il te renouvellera par son amour ; il dansera pour toi avec des cris de joie.* » (So 3, 17) Sophonie est un contemporain de Jérémie, aux aurores du sixième siècle avant Jésus-Christ. Saint Luc a montré l'accomplissement de cette prophétie dans son évangile comme notre Père nous l'a un jour expliqué (*voir encart, page 30*).

Puis très finement, le pape François termine par une évocation du prophète Osée : « 100. *Le prophète Osée va jusqu'à parler du cœur de Dieu qui* "les menait avec des attaches humaines, avec des liens d'amour" *(Os 11, 4). À cause de cet amour méprisé, il pouvait dire :* "Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent." *(Os 11, 8) Mais la miséricorde l'emportera toujours (cf. Os 11, 9), elle atteindra sa plus haute expression dans le Christ, parole ultime d'amour.* »

C'est bien le sens du mime prophétique accompli par Osée, mais que le Pape n'explique pas et pour cause, car cette histoire d'Osée nous garantit contre toute fausse mystique quiétiste.

« Osée, le premier, fut appelé par Dieu à vivre une certaine aventure qui devait être le symbole de l'alliance contractée par Dieu avec son peuple. Sur l'ordre divin, Osée prit une femme du nom de Gomer, qui le quitta après lui avoir donné des enfants, pour se livrer à la prostitution. Il ne cessa pourtant point de l'aimer, apprenant d'expérience combien un amour fort non payé de retour peut être douloureux.

« C'est dans cette épreuve qu'il devint le confident de Yahweh, de sa divine jalousie. Un jour, Dieu permit à Osée de s'en aller quérir l'infidèle :

« "Va de nouveau, aime une femme aimée de son mari et pourtant adultère, comme Yahweh aime les enfants d'Israël, bien qu'ils se tournent vers d'autres dieux et qu'ils aiment leurs gâteaux de raisin." (Os 3, 1)

« Et le prophète la racheta, au prix d'une esclave, puis lui imposa une rigoureuse continence sous sa surveillance, pour la purifier et la rééduquer. Telle est la révélation de l'amour de l'Époux divin pour son peuple : amour trompé, malheureux, pourtant fidèle, qui triomphera finalement des obstacles que lui oppose le péché, par divine miséricorde.

« La fausse mystique, l'illusion commencent par oublier cette pauvreté radicale de la créature aimée de Dieu. Il s'ensuit un misérable contresens : l'âme se croit désirée de Dieu comme une femme jeune et jolie peut être l'objet d'un amour quelconque. D'emblée, Osée ne laisse planer aucun doute sur la valeur de l'épouse : "Accusez votre mère, accusez-la !..."

« Elle n'est que péché ! Coupable de cultes idolâtriques dont l'une des formes les plus communes était précisément une prétendue union à la divinité simulée par la prostitution sacrée. Le symbolisme était parlant : l'infidélité à Dieu dont le culte était spirituel se manifestait sans fard par des simulacres grossiers de mariage avec les idoles. Et de même que la prostituée s'en va chercher argent et cadeaux pour salaire de ses crimes au lieu de se contenter des biens de son époux qu'elle reçoit en partage, de même Israël, s'en allant rendre un culte odieux aux Baals pour recevoir moissons et vendanges de ces divinités de la nature et de la vie, au lieu de tout attendre de Yahweh.

« Et parce que l'amour de Dieu ne dépend pas des qualités de l'objet de son amour, mais de la seule élection divine, le nouvel amour qui naîtra de l'épreuve n'en aura pas moins la douceur et la pureté du premier amour. » (Frère Bruno de Jésus-Marie, *Il est ressuscité* nº 123, décembre 2012, p. 13)

Le Pape conclut :

« 101. *Dans le Cœur transpercé du Christ se concentrent, inscrites dans la chair, toutes les expressions d'amour des Écritures. Il ne s'agit pas d'un amour simplement déclaré, mais son côté ouvert est source de vie pour celui qui est aimé, il est cette fontaine qui étanche la soif de son peuple.* »

C'est entendu, mais c'est quand même court, et ce n'est pas une citation de Jean-Paul II qui y remédie.

Car enfin, l'Amour de Yahweh est un amour jaloux, qui ne supporte pas l'adultère, ni la prostitution, pour employer le langage des prophètes fustigeant l'idolâtrie des juifs. Le Cœur de Dieu est sensible aux outrages des hommes, c'est ce que le Pape ne nous dit pas, et que l'Ancien Testament recèle de plus précieux, et cela depuis le livre de la Genèse, au temps du Déluge : « Yahweh vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et son **cœur** ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yahweh se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il fut affligé dans son **Cœur**. » (Gn 6, 5-6) Ce sont les deux premiers emplois dans la Bible du mot hébreu *lèb*, le cœur. L'un pour désigner la méchanceté des hommes, l'autre pour faire ressentir l'outrage qui "fait de la peine" selon le sens de l'hébreu, au Bon Dieu. S'ensuivit le Déluge, qui est un jugement, comme la fin du monde, parce que Dieu en a assez de ces hommes qui se battent les uns contre les autres, qui se moquent de lui, qui sont pleins d'orgueil et de méchanceté. Noé a cependant trouvé grâce aux yeux de Dieu qui va le sauver, en lui ordonnant de construire une Arche. Et Yahweh conclura une Alliance avec lui, dont le signe sera l'arc-en-ciel, après que la Colombe aura annoncé la fin du châtiment.

En vérité, c'est cela l'Amour de Dieu au long de l'histoire sainte, qui aboutit à Jésus, le Messie, mourant sur la Croix pour exciter le repentir de son peuple infidèle, le racheter, lui montrer son Amour et donner ses grâces de Miséricorde à qui voudra bien en profiter, en être reconnaissant. C'est notre foi catholique... à laquelle le pape François préfère la vision éthérée d'un prétendu amour de Dieu absolument gratuit et finalement indifférent à ce que font les hommes.

À l'autre bout de l'histoire, l'ange du Cabeço a encore rappelé aux enfants de Fatima, au printemps 1916, après leur avoir enseigné la prière "***Mon Dieu, je crois...*** " : « ***Priez ainsi ! Les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de vos supplications***. »

Puis à l'été 1916, alors que les enfants jouaient chez Lucie, au puits de l'Arneiro, l'ange renouvela ses instances :

« – *Que faites-vous ? Priez, priez beaucoup ! Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde. Offrez sans cesse au Très-Haut des prières et des sacrifices*.

« – Comment devons-nous nous sacrifier ? demanda Lucie.

« – *De tout ce que vous pourrez, offrez à Dieu un sacrifice,* ***en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs***. »

Ainsi, du récit du Déluge à l'appel de l'Ange, le Bon Dieu révèle la tristesse, le chagrin de son Cœur offensé par les pécheurs, et demande réparation pour faire miséricorde. Puisse le pape François entrer dans ce dessein du Sacré-Cœur ! *(à suivre)*

frère Sébastien du Cœur de Marie Immaculée.

In Memoriam

RENÉ BRUNET

(1936 – 2024)

UN MODÈLE DE DROITURE ET DE FIDÉLITÉ

NOTRE bon ami phalangiste, René Brunet (Pagan), a rendu sa belle âme à notre Très Chéri Père du Ciel, le dimanche 22 décembre à l'issue d'une douloureuse hospitalisation de deux mois où les rares instants de répit et de lucidité que lui laissait la maladie étaient tout occupés par la récitation de son chapelet, car le grand amour de sa vie avec sa chère épouse Lucile (Magan) fut la Sainte Vierge et la grande rencontre de celui qui le lui enseigna fut celle de l'abbé Georges de Nantes.

Sa messe de funérailles fut célébrée le 28 décembre en l'église de la Sainte-Trinité que lui et son épouse avaient assidûment fréquentée. Construite en 1959 aux confins de Lyon de surcroît dans un quartier populaire, cette église, moderne et vaste, avait connu dans les années soixante-dix à quatre-vingt-dix un rayonnement aussi prodigieux qu'inattendu grâce à son très entreprenant, très directif curé. Revenu d'un progressisme exacerbé, l'abbé Robert Largier assisté de deux vicaires et d'une "petite armée" de dames catéchistes, au cœur même d'un diocèse en pleine tourmente post-conciliaire, avait su pratiquer un traditionalisme non pas étroit mais « intelligent », non pas de chapelle, mais de paroisse et donc d'Église, tout en développant d'efficaces œuvres d'éducation de la jeunesse. Ainsi, l'abbé Largier témoigna-t-il d'une certaine bienveillance à l'égard de notre Père, mais il ne put... ou ne voulut... s'associer à son combat doctrinal et encore moins à son opposition à Jean-Paul II... à la différence de notre ami.

Issu d'une famille au sein de laquelle on aimait la France, René Brunet participa comme allant de soi, mais non moins courageusement avec son père Marcel et son frère Alain aux manifestations en faveur de la terre chrétienne française d'Algérie laissée sans défense qu'un général félon trahissait en la livrant aux couteaux des fellaghas musulmans et socialistes. Cela lui valut d'être arrêté et incarcéré au fort de Sainte-Foy-lès-Lyon au cours de l'année 1961. Et ce premier combat devait naturellement le conduire à un second, celui contre le nouveau catéchisme lorsqu'il accepta d'assister à une réunion publique en octobre 1968, salle Rameau, à Lyon. Ce sera l'occasion d'une rencontre providentielle et décisive d'un disciple avec son maître.

En effet, à la fin de l'année 1967, la Conférence des évêques de France publia un Fonds commun obligatoire présenté comme le plan directeur de tous les nouveaux catéchismes français. Notre Père organisa une véritable croisade dans toute la France pour dénoncer auprès du bon peuple catholique, trompé dans sa confiance, ce catéchisme qui allait gauchir la foi de leurs enfants. Et c'était salle comble à chaque réunion publique, en particulier à Lyon. René Brunet, entraîné par un ami, un ancien d'Algérie française qu'il avait connu en 1961 en détention, fut immédiatement conquis et se mit aussitôt au service de notre Père, comprenant la gravité de ce combat pour d'une part préserver la foi pure dans l'âme de ses trois enfants – Philippe, Laurence et Véronique – et d'autre part assurer un service utile de l'Église.

Et cela commença, pour notre ami, par la distribution de milliers de tracts aux entrées et sorties de messes, avec ses enfants et toute une équipe d'amis CRC lyonnais dévoués. C'était très méritant. Dans les années immédiates qui suivirent le Concile, les prêtres étaient particulièrement virulents à l'encontre de ceux qui s'opposaient ouvertement à leur projet de rêve d'une Église acceptant enfin de se réformer et de se mettre à l'écoute d'un monde dont, prétendument, elle aurait tant à recevoir... au lieu de le condamner ! C'est à cette occasion que sa jeune Laurence fut frappée par un prêtre qui voulait s'emparer de ses tracts, recevant ainsi de la "main" de l'Église le vigoureux engagement à suivre l'exemple de son père... et elle le fit !

C'est dans ces années que notre Père eut à mener de front non pas un, mais deux combats : contre le cancer réformiste, mais aussi contre le ténia intégriste, contre les tenants d'une contre-réforme radicale, trop radicale, qui entendaient profiter de l'œuvre déjà accomplie par notre Père pour faire mieux, pour le dépasser... et tomber infailliblement et inexorablement dans le schisme. D'où cette idée de notre Père de fonder une Ligue de Contre-Réforme catholique pour tenir cette ligne de crête difficile « *ni schisme ni hérésie* » et maintenir les traditionalistes dans une « *sagesse surnaturelle* ».

Mais pour qu'une Ligue porte du fruit, il fallait obéir. « *Je dois vous demander*, écrivit notre Père à l'attention de tous ceux qui voulaient en faire partie, *pour le bien et la cohésion, pour la force et la continuité de l'œuvre, de "m'obéir malgré mon indignité", selon la parole du Père de Foucauld dans la règle des Petits frères du Sacré-Cœur.* » Voilà des paroles qui furent bien néces-

saires... pour certains... et que René Brunet appliquera à la lettre à partir de 1975, année charnière dans sa vie et pas seulement parce qu'il dut reprendre l'affaire de son père, une entreprise de fabrication de vêtements en cuir qui périclitait et qu'il fallut relancer entièrement.

En effet, à Lyon, un chef de cercle, il y en eut bien un, au demeurant fort brave, mais il était républicain et donc peu enclin à une docilité exemplaire. Il y eut du "tirage" avec notre Père qui dut se résoudre à se défaire de ses services, mais encore fallut-il lui trouver un remplaçant à la hauteur. Et ce fut René Brunet. Notre Père n'eut jamais à regretter son choix sur celui qui sera son représentant à Lyon. Notre ami fut alors pour le combat de contre-réforme d'un dévouement exemplaire, mais surtout d'une fidélité et d'une docilité sans faille pour superviser le fonctionnement des trois cercles qui se tenaient à Lyon, l'écoute des conférences, relayer les consignes du Père, organiser sur place les actions, les pèlerinages, les récollections, les voyages en car avec le cercle de Saint-Étienne à l'occasion des "grandes Mutu", etc. À partir de 1976, il organisa tous les ans un petit rassemblement pour la fête de sainte Jeanne d'Arc, place Puvis de Chavannes à Lyon où se trouve une statue de la grande sainte de France, jusqu'à ce que notre Père en organise un à Paris et auquel il participait évidemment. Bref, René Brunet était le disciple sur lequel le Père, les frères et les amis de Lyon savaient pouvoir compter.

À peine nommé chef de cercle, grande action de distribution du numéro 100 de décembre 1975 de la Contre-Réforme catholique, un numéro spécial publié sous le titre *Pour un nationalisme catholique* retranscrivant la grande conférence publique prononcée le 22 novembre à Paris par notre Père à l'attention de tous les catholiques pour leur expliquer la manière avec laquelle toute action politique doit être menée à la lumière de notre foi catholique. René Brunet écoutera cette conférence avec une grande confiance et un intérêt passionné pour l'Église et pour la France et se mettra en quatre pour distribuer ce numéro spécial, à en juger aux quelques lignes griffonnées à la hâte à l'Épiphanie 1976 par notre Père mais témoignant de sa très grande satisfaction : « Mon cher ami, rien ne pouvait me faire plus plaisir que votre petit mot enthousiaste sur la vente du nº 100 ! J'en parlerai dans la CRC prochaine. » Et notre Père d'écrire dans la Ligue de février 1976 : « Le numéro 100 a un grand succès, bien au-delà du cercle habituel. Je vous conseille de le vendre à la criée aux portes des églises, 1 franc. Nos amis de Lyon m'écrivent ce matin que ça marche très bien. Jeunes et vieux réunis, et que c'est "sublime". Va pour sublime ! » (*La Contre-Réforme catholique* nº 102, février 1976, p. 15) Un an plus tard : « Très bon Noël en famille et merci d'être notre base solide CRC à Lyon. Tenez bien votre petit monde !! » En en mars 1977, notre Père pouvait à nouveau écrire dans la Ligue : « Le lendemain, 31 janvier, je faisais une réunion inattendue à Lyon pour les habitués de nos cercles ; parfait accord entre nous, et plein d'affiches dans Lyon... aux bons endroits (...). Mardi 8, je redescends, d'où nous partons avec un groupe d'amis pour Annecy » pour une confrontation mémorable pour laquelle cette "base solide" à Lyon, c'est-à-dire, René Brunet, a su jouer pleinement son rôle.

Le Père Yves Congar, grand penseur de la prétendue nécessaire réforme permanente de l'Église et à ce titre père des Pères du concile Vatican II, venait de publier un livre *La crise dans l'Église et Mgr Lefebvre* dans lequel il présentait comme insoutenable le fait « *de refuser comme entachés d'erreur un Concile œcuménique et des réformes sérieusement mûris, approuvés par l'autorité suprême, et reçus et appliqués dans l'ensemble de la catholicité* ». Et notre Père de lui proposer, par une lettre ouverte, de se rendre tous les deux à Rome demander au Pape un jugement solennel définitif sur le point focal de leur différend doctrinal duquel découlent deux religions qui s'affrontent au sein de la même Église. La liberté religieuse telle que présentée par la déclaration *Dignitatis humanæ*, est-elle fondée, comme le prétendait le Père Congar, « *dans la dignité même de la personne humaine, telle que l'ont fait connaître la parole de Dieu et la raison elle-même* », ou bien constitue-t-elle, comme le proclame notre Père « avec l'Église de tous les siècles, conformément à la révélation divine et à l'enseignement continuel et universel du Magistère infaillible » une doctrine clairement hérétique ! Le Père Congar se déroba, mais notre Père le pourchassa de sa plume – le bulletin de la Contre-Réforme catholique était alors tiré à 38 000 exemplaires – et finalement de sa parole même à Annecy où il lui imposa une controverse publique.

Dans une salle tout acquise au conférencier, notre Père fut seul pour l'interpeller avec compétence, courtoisie... mais avec la fermeté nécessaire pour rompre de force un faux unanimisme... L'interpellé s'est vu sommé d'admettre publiquement, et il le fit, qu'au concile Vatican II pas un seul dogme n'a été défini avec la même solennité que celui de l'infaillibilité pontificale. Et en présence de Mgr Panafieu, alors évêque auxiliaire d'Annecy, l'intéressé s'est vu publiquement reprocher de majorer mensongèrement l'autorité des déclarations et de quantité de textes secondaires de Vatican II et ainsi d'avoir empoisonné les bons fidèles catholiques. « Nous qui ne sommes pas des retardataires, mais qui sommes des gens fidèles aux principes de notre foi, vous nous avez enfermés dans un ghetto, et aujourd'hui vous nous excluez de l'Église, vous n'en avez pas le droit ! » Et notre Père de l'avertir de sa responsabilité personnelle devant Dieu dans l'autodémolition de l'Église s'il était confirmé que cette réforme engagée au Concile et dont il ne pouvait en nier la paternité n'était pas du Saint-Esprit.

Mais notre Père a pu s'imposer grâce au soutien efficace de René Brunet qui, après avoir reçu mission d'agir, sut tenir tout son monde à Lyon pour l'emmener à Annecy, lui transmettre les consignes, organiser la distribution de tracts, de numéros de la CRC à l'entrée de la salle de conférence, disposer chacun dans la salle... bref pour que tout se passe dans le bon ordre, pour entourer, soutenir notre Père de telle manière que la controverse, la confrontation franche ne tourne pas à l'affrontement tout en montrant que la Contre-Réforme existe, qu'elle est un mouvement légitime, bien résolu, au milieu de l'Église. Comme il

l'écrira des années plus tard, modestement, à l'une de ses petites-filles : « *Je n'ai jamais eu d'état d'âme. J'étais l'élève qui appliquait les consignes du maître, du chef ! Il était facile d'obéir à un tel chef d'une telle trempe, intelligent et humain, sensé et réaliste, prudent et audacieux.* » Et en récompense d'une telle fidélité, notre Père écrira à notre ami dans une lettre non datée : « Tout ce que vous dites me plaît, me va. Lyon marche très bien, mieux que partout ! Qu'on se le dise ! Et donc venez nombreux au Congrès. À bientôt donc. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre Père Georges de Jésus. »

Et cette fidélité se renouvellera dans les joies, mais aussi dans les peines, à chaque épreuve que devait traverser la CRC et qui, inévitablement, semait le doute dans les rangs, parmi les amis : le schisme de Mgr Lefebvre en 1976 consommé en 1988 avec la consécration de quatre évêques sans mandat pontifical ; l'appel au jugement de Dieu à propos de la pensée, de la religion du cardinal Lustiger, « parangon indiscutable de la réforme actuelle de l'Église » dans sa lettre et dans son esprit ; l'élection présidentielle de 1988 et cette folle aventure du vote Le Pen poursuivie par certains – et ils furent nombreux ! – en pleine désobéissance... et cette dissidence au sein même des communautés en 1989 qui faillit tout emporter... Autant d'occasions de doutes, de tentations d'abandonner le seul et utile combat dogmatique et canonique contre la réforme conciliaire et pontificale pour rejoindre les autres mouvements traditionalistes, schismatiques, ralliés, libéraux, modérés, charismatiques « qui évitent cette défense de la foi tout à fait première et seule absolument catholique, hors de laquelle il n'y a pas de salut, sinon pour les gens sans intelligence ». Les défections, les abandons à Lyon, hélas, ne manquèrent pas. Certaines furent même cruelles.

Mais René Brunet demeura fidèle à son poste, fidèle à son acte d'allégeance qu'il prononça en 1984 et qu'il réitéra lors du Congrès de 1988.

Et vingt ans plus tard, cette fidélité, cette alacrité aura gardé toute sa fraîcheur et sa ferveur.

Dans une lettre datée du 21 juillet 2019 envoyée du Val d'Aoste auquel il était si attaché, notre ami écrira son enthousiasme pour les réponses données aux questions insidieuses posées, sous peine de sanction canonique, par un Mgr Pontier finissant un mandat de président des évêques de France et voulant prendre en défaut notre frère Bruno sur l'autorité du concile Vatican II et sur l'autorité magistérielle des Souverains Pontifes. Sans doute espérait-il trouver sous la plume de notre frère les éléments constitutifs du délit de schisme. « *Cher frère Bruno, chers frères et sœurs, Magistral ! Trois fois magistral ! Je dois vous avouer que j'ai dévoré d'un seul trait cette CRC nº 200 de juillet, enfin presque, car j'ai dû faire un peu de sieste ! pour reposer mes neurones... tant ce roman est captivant ! Tout en lisant, je souriais en pensant à ces évêques français, et à leurs mines déconfites, quand ils auront réalisé que les trois "Libers" de notre Père pourraient ressortir des tiroirs du Saint-Office ! Je jubilais en constatant que votre dossier est un résumé explosif du travail prodigieux de notre Père. Mais que vaut ce cardinal préfet du Saint-Office ? Va-t-il oser aller fouiller dans les archives "interdites" ? Prions pour que cela advienne* (...). »

Et fidèle aussi à cette grande patience dont notre ami sut faire preuve durant près de cinquante ans pour supporter cette grande, longue et douloureuse épreuve de la maladie et, mieux encore, bien dans l'esprit d'une vocation telle que l'a définie sœur Lucie de Fatima dans une lettre du 2 mai 1979 : « *Les maladies que le Seigneur choisit pour nos derniers jours sur terre viennent se substituer au petit nombre des pénitences et sacrifices que nous choisissons de lui offrir. Maintenant, c'est Lui qui choisit, et il nous envoie les sacrifices qu'il veut de nous et ceux-là nous coûtent beaucoup plus. Ainsi, quand nous n'avons pas l'air de faire pénitence, c'est alors que nous nous immolons le plus pour le Seigneur dans une acceptation d'entière donation de nous-mêmes par amour. Nous sommes dans le mois de Marie. C'est Elle qui nous aidera jusqu'à la fin.* »

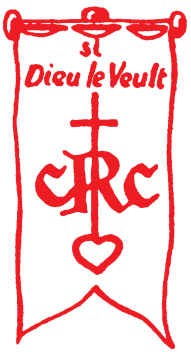
René Brunet a mis en pratique ces paroles comme son fils Philippe l'a bien expliqué lors des funérailles de son père : « *L'exemple de Papa nous enseigne qu'"on ne va pas au Ciel dans un lit de plume", comme dit saint Thomas More. En effet, outre son engagement au service de l'Église et de la France, il a encore mené un rude combat contre la maladie : pendant plus d'un demi-siècle, il a dû faire face à la lente et douloureuse dégradation de sa santé, allant d'opérations en traitements lourds. Soutenu, par la présence et les soins attentifs de sa fidèle et valeureuse Lucile, dont l'abnégation n'a jamais faibli. Il a parcouru les étapes d'un long chemin de croix consenti, son chapelet à la main, jusqu'à son dernier jour, sous le regard de Notre-Dame de Fatima qu'il avait au pied de son lit d'hôpital. Comme les petits voyants de Fatima à qui la Sainte Vierge demanda lors de son apparition du 13 mai 1917 :* "***Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'Il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs ?***" *Il a répondu :* ***oui***. »

Et notre jeune frère Alexis, dans le sillage de notre frère Jean-Évangéliste, faisant écho à son oncle Philippe au moment de porter en terre, dans l'attente de sa résurrection, la dépouille de son grand-père, de répondre – au moins de désir... – au nom de tous ses grands frères, sœur et cousins : « *Si nous avons la Foi, c'est grâce à Pagan. C'est le meilleur héritage qu'il nous a laissé. S'il l'a gardée toute sa vie, c'était parce que c'était une Foi ardente, réfléchie et solide. À l'école de l'abbé de Nantes, Pagan était "à fond" dans tous les domaines : en philo, en Histoire, sur l'actualité... Tous les mois il lisait la CRC et l'annotait.*

« *Dès lors, Pagan dans tous les aspects de sa vie est devenu un fidèle chrétien : fidèle à Magan, fidèle à son devoir d'état dans l'entreprise qu'il dirigeait, fidèle à la récitation quotidienne de son chapelet, pardonnant aux offenses mais ferme dans ses convictions, patient dans les souffrances de sa longue maladie, patient envers tous ses petits-enfants... pas toujours faciles... Il a choisi la voie étroite de la vertu... Pagan nous voulons te suivre !* »

Frère Pierre-Julien de la Divine Marie.

JE RÉGNERAI MALGRÉ MES ENNEMIS !



La promesse du Christ à sainte Marguerite-Marie résume bien notre espérance pour cette année jubilaire qui commence. *Le Secret de Paray-le-Monial*, que nous méditons avec les phalangistes, à l'école de notre Père, au fil de nos retraites mensuelles, soutient toutes nos activités et jette une lumière surnaturelle sur les sombres **Actualités**.

Ainsi, le 5 janvier, frère Michel nous mit en garde contre la puissance que conservent ces *ennemis* dans le monde, en analysant notamment le **renversement du pouvoir légitime en Syrie**, nouveau succès israélo-américain, par djihadistes interposés.

Quant à l'Église, elle vient en même temps de proclamer la sainteté des **Carmélites de Compiègne** et l'héroïcité des vertus de **Pierre Goursat**, le fondateur de la Communauté de l'Emmanuel. Ce sont encore les révélations du Cœur de Jésus qui nous permettent d'apprécier la contradiction entre le culte intégral du Sacré-Cœur jusqu'au martyre et sa contrefaçon quiétiste et libérale, entre le sacrifice en réparation pour les crimes de la France et l'euphorie charismatique, la monarchie sacrale et la démocratie chrétienne.

D'ailleurs, en se rendant en **pèlerinage à Paray-le-Monial** les 8 et 9 janvier, nos communautés ont pu faire un exercice pratique de discernement de la dévotion frelatée au Sacré-Cœur qui leur y fut présentée sous son jour le plus engageant. Il fut très instructif de retrouver les mêmes altérations que dans l'encyclique *Dilexit nos* que le commentaire de frère Sébastien nous dévoile comme la synthèse la plus aboutie de la religion nouvelle : une religion sans justice divine, partant, sans miséricorde autre qu'illusoire ; sans péché, sans enfer, sans réparation non plus, ni règne public du Divin Cœur. Quelle pitié de constater que l'*Esprit* charismatique rend inapte à comprendre l'amour passionné du Cœur de Jésus et Marie, leur tourment de la perte des âmes, le mystère insondable de leur souffrance actuelle à cause de nos péchés ; en un mot, qu'il est incompatible avec la dévotion réparatrice.

Quelle grâce, en revanche, pour nos communautés de France au complet, de se retrouver dans une parfaite communion d'âmes, blotties dans le Cœur de Jésus dont notre Père nous a donné une telle intelligence ! Dans la chapelle des apparitions, frère Bruno nous fit partager sa vive intuition de la présence de Notre-Seigneur : non pas "expérience" illusoire ou émotion charismatique, mais union très réelle, dans la foi.

Le 12 janvier, frère François conduisit les phalangistes parisiens à **Saint-Louis-en-l'Île**, pour y honorer dans le plus saint de nos rois une admirable image du Cœur de Jésus. Les jeunes de la Permanence préparent maintenant la réunion publique du 3 avril : "***Vénérons la Sainte Tunique d'Argenteuil, conformément à une tradition immémoriale***", en vue de sa prochaine ostension.

Le dimanche suivant, ce fut au tour des amis de l'Ouest de se retrouver aux pieds de **Notre-Dame de Pontmain**, jadis invoquée comme notre Vierge nationale par excellence, la Libératrice de la France et la Mandataire du Sacré-Cœur, à l'heure où, dans le malheur, notre patrie implorait son secours. Frère Jean Duns et frère Matthieu avivèrent l'espérance jubilaire de nos pèlerins, à l'école du saint curé de Pontmain, l'abbé Guérin, tandis que frère Thomas mit en lumière les correspondances entre les différentes apparitions de Notre-Dame, afin d'entrer plus avant dans ses desseins, tout orientés vers son triomphe. Nul doute que notre Mère chérie fut bien consolée par la ferveur de nos familles venues nombreuses, malgré la pluie, le froid, la bise, elle dont l'un des voyants, Joseph Barbedette avait confié : « ***Elle semblait plus heureuse de nous voir que nous ne l'étions de la contempler.*** »

frère Guy de la Miséricorde.

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD : **vod.catalogue-crc.org**

♦ ***Conférences mensuelles à la maison Saint-Joseph***

Janvier 2025

- **Act.** Démocratie chrétienne ou vrai martyre.
- **L 173.** Georges de Nantes, martyr de l'obéissance de la foi. **3.** La notification du 9 août 1969.

♦ ***Les conférences du Camp de la Phalange 2024***

Janvier 2025

- **PC 89.** **5.** Le secret royal de l'Époux et de l'Épouse. (XIe-XIIIe siècle) **6.** *Montage :* Chartres, cathédrale mariale.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.
Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.
F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org
ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.
POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.